FRC 1.4899a
11
4799
Case FRC 10963

MATHILDE,

DRAME

en prose et en cinq actes,

PAR

LE CITOYEN MONVEL, PÈRE,

Membre de l'Institut national des Sciences et Arts.

Représentée pour la première fois, au Théâtre français de la République, le 9 Messidor, An 7.

A PARIS,

Chez Hautbout-Dumoulin, libraire au Palais-Égalité, Galerie du théâtre de la République, N°. 23.

AN 7.

Les exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque Nationale.

PERSONNAGES.

	ARTISTES.
Le Comte d'ORLHEIM.	C. *Monvel.*
MATHILDE, sa fille.	Ce. *Vanhove.*
AMÉLIE de Walstein amie de la feue Comtesse d'Orlheim, et qui a élevé Mathilde.	Ce. *Suin.*
ERNEST, neveu du Comte d'Orlheim.	C. *Dumas.*
M. HERMAN, Chapelain du Comte.	C. *Duval.*
M. BLOUME, intendant du Comte.	C. *Dublin.*
Le Baron de WODMAR.	C. *Baptiste aîné.*
LOUISE, femme de Chambre de Mathilde.	Ce. *Devienne.*
PHILIPPE, amoureux de Louise et domestique chez le Comte.	C. *Dazincourt.*
CHARLES, domestique du Comte.	C. *Michot.*

Plusieurs Domestiques du Comte et du Baron.

La Scène se passe dans le Château d'Orlheim.

AVIS DU LIBRAIRE.

Je mets la présente édition sous la sauvegarde des Lois et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout *contrefacteur*, *distributeur* ou *débitant* d'éditions contrefaites, et que j'accorderai à quiconque me les fera connaître la moitié de ce que la loi accorde. — Pour éviter que le public ne soit trompé, tous exemplaires vendus seront signés de moi. A Paris ce 29 Messidor An 7 de la République française.

MONVEL,

Au citoyen PEYREND, ex-Commissaire des Guerres.

Je te remercie, mon ami, de tout ce que ta lettre contient d'obligeant pour moi et mes camarades; tu penses d'eux, tout ce que j'en pense moi-même; et pour te prouver ma reconnaissance, je fais imprimer ton épitre. Elle me tiendra lieu de préface.

Adieu.

PRÉFACE.

PEYREND, ex-Commissaire des Guerres, au citoyen MONVEL, membre de l'Institut National, et artiste au Théâtre Français de la République.

MON VIEIL AMI,

Je suis arrivé hier à six heures de l'après midi, à sept j'étais au Théâtre français de la République. J'y ai vu, je crois, la cinq ou sixième publication de ton Drame de Mathilde. Tu m'avais prêté le charmant ouvrage du citoyen Deschamps, ce Roman de *simple histoire*, si naturel, si bien fait, si bien écrit, dont la suite, non moins intéressante, a fourni l'idée de ta pièce. Tu sais combien l'œuvre du Romancier m'avait plu. Le Drame. . . . .

Mais conviens aussi qu'il est bien supérieurement joué. L'amitié de tes camarades ne t'a pas moins servi que leurs talens. J'entendais dire hier autour de moi que Mathilde, à sa première représentation, paraissait, pour l'ensemble, pour la perfection du jeu des Acteurs, avoir été déjà représentée dix fois. Ton adresse n'a pas été perdue pour moi. Tu avais environné d'Orlheim de tout ce qui pouvait le rendre agréable au Public. . . . . et Mathilde. . . . . . . On répétait vainement auprès de moi que c'était la citoyenne Vanhove ; je n'ai vu que Mathilde, toujours Mathilde. Sa pureté, sa candeur, sa beauté, ses quinze ou seize ans, les graces de son âge, cette sensibilité si vraie, si noble, si décente, cette ame expansive qui, sans effort, sans

travail et sans art, en apparence au moins, fait passer dans l'ame du spectateur tous les sentimens dont elle est animée. Et quel organe! qu'il est déchirant ce cri: *Grace! grace mon père! Ayez pitié de moi....* Quelle impression produisent ces beaux bras élevés vers d'Orlheim, et cette belle physionomie exprimant tout-à-la-fois la crainte, la piété filiale, la tendresse et le désespoir! que ce tableau est simple et touchant, et que l'Artiste chargée de l'exécuter est sublime! Fais des pièces de théâtre, mon ami, et prie la citoyenne Vanhove d'y remplir un rôle principal; il faudra qne l'ouvrage soit bien faible, si elle n'en détermine pas le succès; mais n'oublie pas de la mettre en scène avec le jeune Damas. Mon voyage d'Italie me l'avait fait perdre de vue. Je lui trouvais de grandes dispositions; mais quels progrès il a faits! comme son jeu, dans Ernest, est pur, simple, noble, et toujours conforme au caractère que tu lui as donné! chaleur brûlante, sensibilité profonde, diction sûre, il n'a rien laissé à désirer. Sa pantomime est pleine d'intelligence et d'ame, tout parle, jusques à son silence; c'est une entente parfaite de la scène. Ah! qu'il conserve toujours ce ton de la nature, cette onction touchante, cette simplicité si vraie qui ne courent point au devant des applaudissemens, et qui les obtiennent mieux mérités et plus flateurs. Tu n'oublieras pas non plus l'acteur à qui tu as confié le rôle de Wodmar, plus ingrat que celui d'Ernest. Baptiste aîné, toujours intelligent, toujours maître de la scéne, ne la quittant jamais pour s'occuper du public qui n'existe pas pendant une action théâtrale; Baptiste, suppléé par son

art à ce que lui refuse le personnage qu'il doit faire valoir. Il sait intéresser dans Wodmar, dont le caractère ne se développe qu'au cinquième acte d'une manière heureuse pour l'artiste. Jusques là, sa position équivoque aux yeux du spectateur, semble le présenter avec une espèce de désavantage. Le jeu noble de Baptiste, ce jeu toujours brillant et fortement senti, fait disparaître les inconvéniens de son rôle. Je me souviens d'avoir assisté, il y a quelques années, à deux ou trois répétitions d'un certain Drame intitulé, je crois, *Evrard de Riclében, ou l'homme à la main de fer*, drame qui, par parenthèse, fut arrêté, la veille de la première représentation, et jeté au feu. Baptiste y jouait Evrard, et son rôle et son jeu me firent alors la plus vive impression. Est-ce qu'il ne serait pas échappé des bûchers fumant alors un pauvre petit manuscrit de cet ouvrage, allemand d'origine, et qui peut-être merite d'être naturalisé français ? Si tu en savais des nouvelles; tu devrais en donner à ton ami Wodmar, qui ne serait pas fâché, je le suppose, d'échanger ce nom là contre celui de Riclében. Et me diras-tu, si cette pièce bizarre, singulière, qui offre des mœurs antiques, étrangères et totalement opposées aux nôtres, si cette pièce venait à tomber ?... Eh bien, mon ami, on était déterminé à la jouer il y a quatre ou cinq ans, il y a quatre ou cinq ans qu'elle serait tombée, elle tombera quatre ou cinq ans plus tard, et l'on ne meurt pas de cette chûte là ; tu le sais et tu n'es pas seul à le savoir. Mais je ne me souviens pas si dans Evrard il y a des rôles pour l'aimable Devienne et pour Dazincours. Si par hazard le sujet ne le comportait pas

j'en serais fâché pour l'auteur. Il y perdrait. Rien de plus vrai, de plus gaî, de plus naïf que le jeu de ces deux Artistes dans les rôles secondaires de Louise et de Philippe. Leur duo sans musique produit un effet charmant. Il est exécuté avec une justesse... Je défie Elleviou et St.-Aubin de s'en mieux acquiter. Cette jolie Devienne est un véritable Prothée. Il est rare qu'une soubrette unisse à la gaieté, au ton leste du personnage qu'elle a coutume de représenter, au maintien moins soigné qu'il lui convient de prendre, une diction raisonnée, de l'intérêt dans l'organe, la vraie chaleur de l'ame, cette habitude de corps noble, aisée, élégante des femmes du grand monde. Devienne a su s'approprier toutes ces nuances qui caractérisent les grands talens. Elle est la seule à qui j'aie entendu dire d'une manière satisfesante pour mon cœur, ces vers de Madame de *Martigues*, dans ton *Amant Bourru*.

> Mais qu'il me soit permis
> De vous bien rappeller à l'un ainsi qu'à l'autre,
> Que, quelque soit son malheur et le vôtre,
> Vous avez encore des amis.

Ce ne sont pas là sûrement les meilleurs vers que tu aies faits dans ta vie, mais l'onction qu'elle leur prête, les faite paraître excellens. Et une certaine *Marton* dans les *Fausses Confidences*... la plus ingrate, la plus détestable de toutes les Martons sans contredit... Eh bien, elle en fait un personnage intéressant, aimable. On la remarque à côté de Dazincourt, qui joue parfaitement le beau rôle de Dubois.. Enfin, et le Comique et la Soubrette dans Mathilde, et

par-tout où on les voit, me font passer d'heureux momens, et je ne suis pas le seul de mon avis. Tu dois aussi des actions de graces à la Citoyenne Suin, à Michot, à Duval; tu as été parfaitement servi par tous tes camarades. Michot m'a véritablement intéressé dans son personnage de Charles. Il y est sensible, vrai, et sa chaleur est celle de l'ame. Votre réunion, quoique incomplette, ouvre aux Auteurs une belle carrière à parcourir; et les Artistes que je viens de nommer, et Talma, Dugazon, Vanhove, etc. etc. et les citoyennes Westris, Fleuri, Mezerai, Mars cadette, etc. etc. etc. etc. etc. je ne finirais pas si je voulais nommer, en hommes et en femmes, tout ce que votre théâtre offre aujourd'hui en beaux talens, aux amis de la scène et à ceux qui l'enrichissent de leurs productions. Rendez-nous Molé, Raucourt, Contat et Fleuri.... mais j'ai tort de dire *rendez-nous*.... Je ne puis pas douter de tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous faites journellement pour qu'ils s'unissent à vous. Il en est d'autres encore dont les talens ne vous seraient pas inutiles; mais comme on ne peut pas tout avoir, obtenez au moins de Raucourt, de Contat, de Molé, de Fleuri que nous puissions encore les applaudir.

Adieu.

MATHILDE,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon du château d'Orlheim. Une porte à la gauche des Acteurs, une porte au fond donnant sur le jardin et placée entre deux grandes fenêtres à travers lesquelles on voit l'avenue qui conduit à la porte d'entrée.

Deux charmilles transversales à peu de distance des fenêtres.

Un secrétaire fermé à droite des Acteurs, une table à gauche, des sièges dans le salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Et vous dites donc, ma belle, ma charmante Louise, que vous m'aimerez toujours?

LOUISE.

Toujours, mon cher Philippe; je puis le promettre

sans crainte de manquer à ma parole. Je suis d'une famille où l'on n'a jamais su ce que c'était que l'infidélité.

PHILIPPE.

Ces familles là ne sont pas nombreuses dans le monde. Je ne voudrais pas jurer qu'on en pût dire autant de la mienne.... Mais je servirai de modèle à mes descendans.

LOUISE.

Je l'espère bien comme cela.... le comte d'Orlheim arrive aujourd'hui, et c'est aujourd'hui que vous ferez la demande, n'est-ce pas ?

PHILIPPE.

Je lui donne deux heures pour reprendre haleine, car ce n'est pas une petite course que le trajet de Berlin jusques dans ce château que nous habitons.... je le laisse donc respirer, et après cela je vais le trouver et bien poliment je lui fais part de nos petits projets. Il les approuve.... il nous donne une bonne dot, nous nous marions, nous sommes heureux, et nous commençons bien vîte une nouvelle famille de ces honnêtes gens si rares, qui ne savent ce que c'est que l'infidélité.

LOUISE.

Ne vous avisez pas de prononcer ce mot là devant lui.... ce ne serait pas le moyen d'avancer nos affaires.

PHILIPPE.

Pourquoi cela ?

LOUISE.

Je ne puis pas le dire, premièrement parceque c'est

un secret.... secondement.... parceque je ne le sais pas.

PHILIPPE.

Voilà une exellente raison. Mais, par avanture, est-ce que M. Le Comte aurait trouvé une infidelle?

LOUISE, *s'approchant de l'oreille de Philippe.*

On le disait tout bas.

PHILIPPE.

Ce ne peut pas être la pauvre Comtesse son épouse, dont je vous ai vu tous pleurer la mort?

LOUISE, *comme quelqu'un qui en sait plus qu'il n'en veut dire.*

Ah!....

PHILIPPE.

On dit qu'ils ont vécu près de dix ans séparés....

LOUISE.

Dix ans.... c'est bien long quand on aime quelqu'un; et qu'on n'a pas lieu de s'en plaindre.

PHILIPPE.

Ajoutez à cela que la sachant au lit de mort, il s'est enfermé obstinément chez lui et qu'il n'a pas voulu même aller recevoir ses derniers soupirs.

LOUISE.

Et cette défense expresse de prononcer devant lui le nom de la défunte.....

PHILIPPE.

Et la manière dont il en use avec la jeune Mathilde sa fille, qui, depuis le trépas de sa mère, est revenue dans

ce château, où l'infortunée vit comme une étrangère.

L O U I S E.

Tout cela donne lieu à bien des conjectures.

P H I L I P P E.

Si j'étais depuis plus longtems au service de Monsieur d'Orlheim, je vous réponds que je saurais à quoi m'en tenir.... Ainsi la Comtesse que vous supposiez tous si vertueuse, aurait effectivement....

LOUISE, *vivement.*

Je ne dis pas cela.

P H I L I P P E.

Qu'est-ce que vous dites donc?

L O U I S E.

Rien du tout, c'est vous qui me faites parler.... d'abord persuadez vous bien que je ne sais rien de positif, que personne dans la maison n'en sait, à cet égard, plus que moi... pas même peut-être, M. Hermann notre Chapelain, l'intime ami du Comte.... et si celui-là n'est pas au fait de tout, personne certainement n'est dans la confidence.

P H I L I P P E.

Et Madame Amélie de Walstein, cette vieille amie de la Comtesse d'Orlheim, qui n'abandonna jamais Mathilde... Madame Amélie?... vous ne la croyez pas instruite?

L O U I S E.

Oh! si celle-là voulait parler.... je crois.... mais il n'y a pas moyen de lui arracher un mot....

PHILIPPE.

Et le neveu de M. Le comte, le jeune Ernest, qui sera son héritier sûrement au préjudice de sa propre fille, qu'est-ce qu'il dit à tout cela ?

LOUISE.

Monsieur Ernest ?.... depuis sa longue maladie qui date du retour de Mathilde dans ce château, son caractère a tout-a-fait changé.... lui, si gaî autrefois, il est à présent d'une mélancolie...., d'une langueur ! . . Je me tromperais bien fort si sa belle cousine lui était indifférente.

PHILIPPE.

Vous croyez ?... Il y a comme cela dans l'intérieur de presque toutes les familles des secrets.... où le diable ne comprendrait rien. Après tout ce ne sont pas là nos affaires.... Pourquoi nous en mêlerions-nous ? Je plains M. le comte, qui n'est pas heureux ; je plains la pauvre Mathilde, dont la mère a été coupable, et qui ne devrait pas souffrir pour les crimes d'autrui.

LOUISE.

Crime.... coupable.... sa mère.... Et qui vous dit un mot de tout cela ? Gardez-vous bien d'en parler à d'autres qu'à moi ; vous nous feriez donner notre congé à tous deux.

PHILIPPE.

Est-ce que je cause, moi ?... Excepté vous, je suis muet avec tout le monde.... Voici M. Hermann.

SCÈNE II.

LE CHAPELAIN, HERMANN, LOUISE, PHILIPPE.

HERMANN.

Comment Mathilde a-t-elle passé la nuit ?

LOUISE.

Mal, Monsieur le Chapelain.

HERMANN.

(*A part.*) Pauvre enfant!... (*Haut.*) Et Madame Amélie ?

LOUISE.

Elle s'efforce d'encourager sa jeune amie.

HERMANN.

Ne descendront-elles pas dans la matinée?

LOUISE.

Ah! juste ciel! descendre!... M. d'Orlheim arrive ce matin.

HERMANN.

Oui, je le sais.... Mais il est encore de bonne heure... M. d'Orleim ne sera ici peut-être qu'à midi.

LOUISE.

Son neveu, M. Ernest, va, je crois, monter à cheval pour aller au-devant de lui.

HERMANN.

(*Haut.*) Le neveu sera bien reçu.... (*A part.*) Et la

fille obligée de se cacher.... (*Haut.*) L'intendant de M. d'Orlheim est-il dans le château ?

PHILIPPE.

M. Bloume ? Je viens de lui parler.

HERMANN.

Priez-le de se rendre ici.... J'ai deux mots à lui dire et je l'attends dans cette salle.

PHILIPPE.

J'y vais.

SCÈNE III.

HERMANN, LOUISE.

LOUISE.

Je remonte chez ces Dames ; vous n'avez rien de plus à leur faire dire.

HERMANN.

Je les verrai quand elles descendront.

LOUISE.

A propos.... J'oubliais.... M. Ernest qui était levé avant le jour, et que j'ai rencontré sous le vestibule, m'a demandé si vous étiez visible ?

HERMANN.

Je ne me soucie pas du tout de ses visites.

LOUISE.

C'est un bien aimable jeune homme.

HERMANN.

Oui, l'extérieur est fort bien.

LOUISE.

On n'a pas une physionomie plus honnête.

HERMANN.

Les hommes aujourd'hui savent tous se donner la physionomie qui convient à leurs intérêts.

LOUISE.

(*A part.*) Il n'aime pas M. Ernest, et c'est le seul défaut que je lui connaisse.

(*Haut.*) En ce cas là, si je le rencontre, je lui dirai que vous ne voulez pas le voir.

HERMANN.

Non.... Non pas.... Je puis le penser, mais il ne serait pas honnête de le dire.... C'est le neveu de M. le Comte.... S'il vous interroge, vous lui répondrez que je suis occupé.... Très-occupé....

LOUISE.

Je n'y manquerai pas....

(*A part en s'en allant.*)

Comment peut-on ne pas aimer M. Ernest? cela me passe, moi.

SCÈNE IV.

HERMANN *seul.*

Monsieur Ernest !.... M. Ernest qui profite des pré-

ventions d'un père irrité, qui recueillera les fruits de l'injustice, qui frustrera l'héritière naturelle, et s'enrichira de ses dépouilles.... Oui, certainement je le hais...? Ou du moins je fais tout ce que je puis pour le hair... Car il m'en coûte.... Il a une certaine douceur, un air de sensibilité, de candeur qui intéressent pour lui, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher.... Mais comment pénétrer le secret de la conscience des hommes?

SCÈNE V.

HERMANN, BLOUME.

BLOUME.

LOUISE vient de me dire que vous aviez à me parler, Monsieur le Chapelain?

HERMANN.

Oui, mon cher Bloume. M. d'Orlheim sera ici dans quelques heures.... Avez-vous tout disposé dans le château comme je vous en ai prié de sa part?

BLOUME.

Hélas, oui! tout est placé, la grille de fer et la grosse porte fermant le long corridor qui sépare des appartemens de Monsieur ceux qu'habitent son aimable fille et Madame Amélie de Walstein, sa compagne. Les choses sont arrangées comme il vous l'a prescrit.

HERMANN.

Cela suffit.

BLOUME.

Depuis quatre ans que je suis au service de M. d'Orlheim je n'ai rien fait qui m'ait autant coûté.

HERMANN.

Je le crois.

BLOUME.

Et voilà donc encore une fois cette aimable Mathilde prisonnière tant que son père demeurera dans le château !

HERMANN, *avec un soupir*.

Prisonnière, c'est le mot.

BLOUME.

Et par l'ordre d'un père !

HERMANN.

Ce qui doit peut-être étonner davantage.... par l'ordre d'un homme bon, humain, généreux, bienfaisant pour tout ce qui l'environne, et barbare seulement pour sa fille.

BLOUME.

Mais comment peut-il la haïr !

HERMANN.

Il l'adorait, M. Bloume.... C'est son enfant unique... Pendant six années entières je l'ai vu le père le plus tendre. Mathilde est tout le portrait de sa mère, et personne n'ignore quel amour le comte d'Orlheim avait pour Caroline son aimable et malheureuse épouse.

BLOUME.

Aimer sa femme et la reléguer loin de soi, la laisser périr dans l'abandon, ne pas daigner recevoir ses der-

niers soupirs, avoir une fille charmante, la constituer prisonnière dans le séjour que l'on habite, ne vouloir point consentir à la voir, menacer de bannir sans retour quiconque prononcera son nom.... Vous avouerez que cela est d'une bizarrerie....

HERMANN.

Et quelles sont les contradictions qui ne s'allient pas dans le cœur humain! raison et folie, crime et vertu, vengeance et remords.... Voilà l'homme, mon cher Bloume, à peu de choses près; voilà comme nous sommes tous.... Il n'y a pas là de quoi s'énorgueillir.

BLOUME.

Mais le jeune Wodmar, dit-on, depuis la mort de son père annonce des projets sur Mathilde; pourquoi M. d'Orlheim la lui refuserait-il?

HERMANN.

Wodmar n'obtiendra jamais Mathilde...

Le nom seul de ce jeune homme fait pâlir M. d'Orlheim, le fait frissonner, excite en lui des mouvemens de fureur que toute sa raison ne réprime qu'avec peine.

BLOUME.

M. d'Orlheim fut l'ami de son père.

HERMANN.

Leur intimité fut extrême.... et cependant Wodmar devenu veuf, et quoiqu'il eût un fils, annonçait des prétentions à la main de la belle et vertueuse Caroline. M. d'Orlheim obtint la préférence.... M. de Wodmar surmonta sa passion, et devint leur ami le plus tendre...

Six années se passèrent dans une liaison si douce. . . . Un voyage de M. d'Orlheim, une absence de quinze mois, un retour inattendu séparent les amis, divisent les époux, et portent le désordre et la confusion dans toute la famille. La comtesse et sa fille partent au milieu de la nuit ; elles vont, loin d'ici, s'enfermer dans un château solitaire ; M. d'Orlheim se réfugie à Berlin ; le baron de Wodmar ne reparaît plus, il quitte la Prusse, voyage, et ne revient dans sa patrie que pour y rendre le dernier soupir....

BLOUME.

Tout cela prouverait qu'un motif raisonnable de jalousie. . . . . .

HERMANN.

Est-ce que la jalousie a besoin d'un motif raisonnable.

BLOUME.

Mais enfin, madame d'Orlheim ? . . . . .

HERMANN.

Était la femme la plus respectable. . . . Elle a péri victime d'un mystère, que peut-être, on ne parviendra jamais à pénétrer.

BLOUME.

Voici M. Ernest. . . .

HERMANN, *avec mécontentement.*

Ah ! . . . . je ne puis l'éviter. . . . Allez, mon ami, je vous rejoins à l'instant. . . . l'entretien ne sera pas long. Je ne trouve jamais rien à dire aux gens que je n'aime pas.

(Bloume sort et salue en passant Ernest, qui lui rend une révérence polie.)

SCÈNE VI.

HERMANN, ERNEST.

ERNEST.

MONSIEUR le Chapelain, je vous dérange peut-être ?...

HERMANN, *assis contre une table sur laquelle il y a des papiers épars.*

Il est certain, Monsieur, qu'au moment où votre oncle arrive.... je snis obligé de m'occuper de mille détails....

ERNEST.

Je ne vous arrêterai pas longtems.... On disait ce matin l'aimable Mathilde indisposée ?

HERMANN.

L'aspect d'un avenir cruel, des chagrins toujours nouveaux....

ERNEST.

Ah ! je les partage !

HERMANN, *avec un sourire ironique.*

Vous, Monsieur !

ERNEST.

Plus que vous ne croyez. Mon oncle, dit-on, a donné des ordres qui concernent la jeune Comtesse ?

HERMANN, *en se levant avec une sorte d'amertume.*

Des ordres rigoureux.... Je serais surpris si vous les ignoriez.

ERNEST, *avec douceur et tristesse.*

C'est dire que vous m'en accusez ?

HERMANN.

J'ai le malheur de ne savoir pas dissimuler.

ERNEST, *vivement.*

Eh quoi ? vous qui m'aimiez jadis. . . .

HERMANN, *plus vivement encore.*

Alors Mathilde était dans les bras de son père, alors Mathilde n'avait pas été méconnue au sein de sa famille, elle n'était pas sacrifiée à celui. . . . qui n'a et ne peut avoir aucun droit pour l'emporter sur elle..

ERNEST, *vivement.*

Aucun droit, M. Hermann, vous avez bien raison. Celui-la était orphelin, malheureux, délaissé dès le berceau, réduit par un concours d'événemens funestes à languir dans l'oubli, dans la pauvreté ; celui-là dut son salut et sa félicité à la mère de l'infortunée Mathilde. . . . Mais aussi rien n'a jamais altére sa reconnaissance ; il a toujours adoré sa bienfaitrice ; reconnu, respecté les droits de Mathilde dont le moindre chagrin est un supplice affreux pour son cœur. . . . Celui-là, j'en atteste le ciel, n'a point à se reprocher d'avoir contribué jamais au malheur de personne.

HERMANN.

Je le désire pour lui.

ERNEST, *avec un chagrin profond.*

Et quel est donc mon sort, si ma cousine partage l'affreuse opinion que vous avez de moi !

HERMANN, *vivement.*

Vous jouissez de prérogatives que lui assurait sa naissance, vous hériterez de sa fortune.... (*se modérant, mais en appuyant.*) Jugez vos droits et les siens, comparez son sort avec le votre.... et prononcez.

ERNEST, *avec chaleur.*

J'envahirais sa fortune! . . . . Moi!

HERMANN, *avec un sourire amer.*

Ce grand mariage que le Comte a projetté pour vous...

ERNEST, *fermement.*

Il n'est pas fait.

HERMANN, *en souriant ironiquement.*

Il se fera et les richesses immenses qui devaient un jour revenir à Mathilde. . . .

ERNEST, *avec fermeté.*

Ne m'appartiendront jamais.... (*Il cherche dans les yeux d'Hermann à démêler le fond de sa pensée.*) Elles passeront à M. de Wodmar.... Qui depuis la mort de son père n'a point caché les vues qu'il a sur ma cousine.

HERMANN, *vaguement.*

Il est venu plusieurs fois ici . . .

ERNEST, *avec une curiosité timide.*

Sans doute on le voit d'un œil favorable ?...

HERMANN.

C'est le secret de votre cousine.

ERNEST, *de même.*

Et si mon oncle approuve cette union. . . .

HERMANN, *vivement.*

Je ne le présume pas.

ERNEST, *laissant échapper un mouvement de joie qu'il réprime à l'instant.*

Ah! . . . . Le tems me justifiera, M. Hermann, le tems me rendra votre estime et votre amitié.... Mais on vient.... Je vous laisse.... Juste ciel! c'est Mathilde!

SCÈNE VII.

MATHILDE, AMÉLIE DE VALSTEIN, ERNEST, HERMANN.

MATHILDE, *avec surprise en voyant Ernest.*

AH! mon amie! Hermann n'était pas seul! . . .

ERNEST, *s'approchant respectueusement.*

Ne vous effrayez point, Mademoiselle. . . . Si ma présence vous importune, je vais me retirer.

MATHILDE, *embarrassée et timide.*

Je croyais ne trouver ici que M. Hermann. . . . Mais votre aspect, Monsieur, n'a rien qui blesse mes regards.

ERNEST.

Pardonnez.... Je craignais.... On me juge avec tant de rigueur!.... Vous pâlissez, ma cousine?.... Louise m'a dit ce matin que vous étiez indisposée.... L'abattement où je vous vois serait-il une suite? . . . .

MATHILDE

MATHILDE, *en soupirant.*

Je ne suis pas heureuse, et le corps se ressent des peines de l'esprit.

ERNEST, *avec regret et tendresse.*

Vous n'êtes pas heureuse !... Pour qui donc est fait le bonheur !

MATHILDE, *avec un sentiment douloureux, mais sans amertume.*

Il paraît que ce n'est pas pour moi, et vous le savez mieux que personne.

ERNEST, *en soupirant.*

Je sais.... que je ne mérite pas votre haine.

MATHILDE.

Soupirer après la félicité dont vous jouissez, ce n'est pas vous haïr.... La haine est un sentiment trop douloureux ; je ne l'ajouterai pas à mes peines.

AMÉLIE, *comme impatientée d'un entretien qui dure trop longtems, mais sans impolitesse.*

Mathilde, nos momens sont comptés... votre attention était de vous promener un instant avant l'arrivée de votre père.... et si M. Ernest veut le permettre ?...

ERNEST.

J'obéis, et je m'éloigne.... Ernest ne sera jamais, volontairement du moins, un obstacle aux moindres désirs de son aimable cousine.... (*avec la plus grande douceur.*) Tout parle en ces lieux contre moi, les apparences m'accusent, et je n'ai pour moi que le témoignage de mon cœur.

(*Il va pour sortir, et s'arrête lorsqu'il voit entrer Louise.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE.

LOUISE.

LA grille était ouverte, personne que moi dans l'avenue ; et j'ai vainement dit à M. Wodmar, que vous n'étiez pas visible, que vous ne receviez qui ce soit ; il n'a rien écouté ; il me suit, vous allez le voir paraître.

MATHILDE, *vivement.*

Ah mon amie ! fuyons.

ERNEST, *dans le fond, à part, et avec joie.*

Elle refuse de le voir !

AMÉLIE, *vivement, et entraînant Mathilde.*

M. Hermann, trouvez un moyen de le congédier...

MATHILDE, *vivement.*

Venez, venez, évitons sa rencontre.

(*Elles sortent.*)

ERNEST, *dans le fond et à part.*

Le fuirait-elle si son cœur était prévenu pour lui ?

LOUISE.

Voilà M. de Wodmar.

SCÈNE IX.

M. WODMAR, ERNEST, HERMANN, LOUISE.

WODMAR, *à Ernest.*

Je n'espérais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ici, Monsieur.... Je croyais qu'impatient de revoir un oncle chéri....

ERNEST, *froidement.*

Je ne tarderai pas, Monsieur, à remplir mon devoir.

WODMAR.

C'est dans la matinée qu'il arrive ?

ERNEST, *avec politesse et froideur.*

Nous l'espérons.... Permettez-moi de vous quitter.

(*Ils se saluent. Ernest sort.*)

WODMAR, *saluant poliment Hermann.*

Pardon, M. le Chapelain, je ne vous avais pas vu....

HERMANN.

Monsieur....

WODMAR.

(*A Louise.*)

Mademoiselle, puis-je présenter mes hommages à la belle Mathilde ?

LOUISE.

Elle n'est pas en ce moment chez elle.

WODMAR.

On m'avait dit que je la rencontrerais dans ce salon?.. Serait-elle au jardin?

LOUISE.

Cela se pourrait, ... mais je n'en suis pas sûre.... je vais chercher ma maîtresse..... (*A part.*) et je réponds bien de ne pas la trouver.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Louise.*

HERMANN.

JE ne crois pas, Monsieur, que vous puissiez lui parler aujourd'hui.... au moment où son père arrive....

WODMAR.

Et c'est précisément cette circonstance qui me fait insister sur la grace que je la supplie de m'accorder. J'ose lui demander un moment d'entretien. Joignez vos vœux à ma prière, M. Hermann, déterminez Madame de Walstein et son intéressante amie, à ne pas me refuser une faveur de laquelle peut-être dépend notre félicité commune.

HERMANN.

Je ne vous promets pas de réussir, je ne réponds que de mon zèle.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

WODMAR, *seul.*

Ce jeune Ernest m'observait tout-à-l'heure d'un œil bien inquiet.... Aimerait-il Mathilde ?.... ce n'est pas la première fois que ce soupçon m'agite..,. En serait-il aimé ? Non, il doit lui paraître trop coupable.... Ah ! je le suis plus que lui ! Un mot, un seul mot, et Mathilde serait heureuse...., Et ce mot fatal, l'honneur, ou du moins ce que l'on prend pour lui, un préjugé cruel me défendent de le prononcer.. Oh! mon père !.. qu'avez vous fait ?...

SCÈNE XII.

WODMAR, CHARLES.

CHARLES *pendant toute la scène. Il a l'air agité, inquiet, il craint d'être surpris.*

C'est vous que je cherche, M. le Baron.

WODMAR.

Eh bien, Charles, que me veux tu ?

CHARLES, *regardant autour de lui.*

Personne ne peut-il nous surprendre ? non.... Vous attendez ici la Comtesse Mathilde ?

WODMAR.

Oui.

CHARLES.

Vous ne la verrez pas. En passant de ce côté, tout au bout du jardin, le long d'une charmille qui les empêchait de m'appercevoir, j'ai entendu Madame de Walstein et la Comtesse Mathilde.... Elles cherchaient, disaient-elles, un endroit écarté qui put les dérober à votre poursuite....

WODMAR.

Qu'ai-je donc fait pour les contraindre à me fuir ?

CHARLES.

Je l'ignore; mais sur-tout il faut bien se garder de laisser soupçonner que nous soyons d'intelligence.... On a ici toute confiance en moi, et je la mérite ;... car si ma jeune maîtresse était plus heureuse, si je prévoyais que son père, un jour, lui rendît sa tendresse ; enfin, si le mariage n'était pas le but de vos projets sur elle, ne croyez pas que, pour tous les trésors du monde, je fusse capable de trahir M. le Comte qui m'a vu naître, qui m'a toujours aimé et sa fille que, toute petite, je portais dans mes bras.

WODMAR.

(Il lui présente une bourse.)

Tu es un honnête homme, je le sais.... et je ne pourrai jamais assez récompenser tes services.

CHARLES.

Non, Monsieur, non.., gardez votre argent, je n'en ai pas besoin pour vous servir de tout cœur.... c'est la

pauvre Mathilde dont je veux faire le bonheur en travaillant pour vous. Rendez-la bien heureuse, ce sera là ma récompense.... Ecoutez moi, et ne vous fâchez point de ce que je vais vous dire..... Vous savez que je suis franc; pour le présent, Monsieur, vous n'êtes point aimé; cela pourra peut-être venir, mais jusqu'aujourd'hui il n'y a rien qui y ressemble; c'est ce que, tout-à-l'heure encore, Mademoiselle Mathilde répétait à Madame de Walstein, je l'ai entendu; parconséquent, si vous lui demandez son aveu, vous ne l'obtiendrez pas.

WODMAR.

Ah! je le crains!

CHARLES.

Moi j'en suis sûr; ainsi voyez ce qui vous reste à faire.

WODMAR.

Recourir au moyen dont nous avons déjà parlé.... c'est une extrémité terrible.

CHARLES.

Oh! terrible, c'est vrai.

WODMAR.

Un enlèvement.... mon cœur y répugne.

CHARLES.

Le mien aussi, je ne m'en cache pas.

WODMAR.

Je ne m'y déterminerai qu'après avoir perdu toute espérance.

CHARLES.

Hélas ! j'ai bien peur qu'avant la fin de la journée... A tout événement, voilà une clef de la petite porte du parc. Je me la suis procurée à l'insçu de tout le monde. Vous enverrez ici dans la matinée ceux de vos gens en qui vous avez le plus de confiance. Cette clef leur facilitera le moyen de s'introduire. Ils se glisseront entre le mur et la charmille.... Je les guetterai, et nous prendrons ensemble des mesures qui dans un besoin urgent applaniront toutes les difficultés.

WODMAR.

Je veux revoir Mathilde, et parler à son père ; n'ayons du moins rien à nous reprocher.

CHARLES.

C'est agir en honnête homme.... Mais sur toutes choses.... Tâchez de mettre dans vos intérêts Mademoiselle Louise, une fort jolie femme-de-chambre de notre jeune dame.... Une femme-de-chambre, en pareille circonstance, est un appui très-nécessaire. Je la crois en assez bonne intelligence avec mon camarade Philippe, un bon garçon attaché à M. Ernest, vous pouvez tirer parti de ce que je vous dis-là.... Vous vous plaindrez devant elle, vous gémirez, elle s'attendrira.... Les gens bien amoureux sont toujours compatissans. Si vous la rencontrez, ne perdez pas un moment... Entrez vîte dans le jardin.... On vous sait ici et l'on n'y viendra pas, j'en suis certain... Tout au bout de la grande allée, derrière la chûte d'eau, vous trouverez un bosquet fort épais.... Une grotte dans le fond.... C'est-là qu'elles se seront cachées.

WODMAR.

Quel chemin faut-il suivre ?

CHARLES.

De ce côté.... Vous couperez à droite.... Par là... Fort bien, et la clef.... La clef que vous oubliez.... Vos gens..., Ici.... Dans la matinée.... Un peu d'adresse, de la célérité, du courage, et tout ira bien.

(Ils sortent par la porte du fond et prennent chacun un chemin différent.)

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANN, *seul.*

Il n'est plus ici.... Sans doute lassé d'attendre, M. de Wodmar aura pris le parti de se retirer....

SCÈNE II.

MATHILDE, WODMAR, AMÉLIE, HERMANN, LOUISE.

WODMAR, *qui suit Amélie et Mathilde.*

Ne me fuyez point, Mademoiselle... Je ne vous demande qu'un moment.... Daignez en faire le sacrifice au tendre intérêt qui m'anime pour vous.

AMÉLIE.

Les vues honorables que vous avez annoncées sur Mathilde, Monsieur, vous assurent toute son estime, mais elle ne vous a point caché que son cœur ne pouvait être le

prix du vôtre ; et depuis votre dernier entretien, je ne crois pas qu'elle ait changé de sentimens.

WODMAR.

Permettez que je sache de Mademoiselle, si elle a daigné réfléchir à mes propositions.

MATTHILDE.

Elles étaient de nature à mériter toute mon attention ; (*avec ménagement.*) Et je crois n'avoir rien négligé... Je ne puis les accepter.

WODMAR.

Vous me haïssez donc, belle Mathilde ?

MATHILDE, *avec ingénuité.*

Je ne hais personne.

WODMAR.

Êtes vous heureuse ?

MATHILDE.

Je sais me conformer à mon sort.

WODMAR.

Osez vous vous flater qu'un jour il pourra s'adoucir ?

MATHILDE.

Il faut être bien malheureux pour perdre jusqu'à l'espérance.

WODMAR.

Votre père arrive aujourdhui ?

MATHILDE.

Oui, Monsieur.

WODMAR.

Et ses ordres renouvellésélèventencore entre vous et lui une barrière insurmontable ?

HERMANN, *vivement.*

Quoi, Monsieur? vous croiriez ?....

WODMAR.

Je n'en saurais douter. La fille de M. d'Orlheim reléguée dans le pavillon le plus éloigné de l'appartement qu'il habite; une grille, une porte de fer, qui ne s'ouvriront qu'à son départ du château, l'injonction la plus rigoureuse de ne jamais vous présenter devant lui, la défense que toute la maison a reçue de parler en votre faveur et même d'oser jamais prononcer votre nom.... Je sais tout, on peut condamner ma curiosité.... Mais l'humanité, mais l'amour, en voilà le motif et l'excuse. Vous êtes humiliée, proscrite, délaissée, ... Mathilde, vous pleurez.... Ah! pardonnez! jugez mon cœur, et faites grace aux moyens rigoureux que la nécessité me force d'employer! votre père arrive, à sa suite les chagrins, les privations les plus dures, la haine, le mépris, réservés à l'infortunée Mathilde; et Wodmar est à vos pieds, Wodmar qui vous adore, qui veut changer votre destin, qui vous offre sa main, sa fortune, son cœur.... Dites un mot, et je parle à M. d'Orlheim, et peut-être j'obtiens son aveu. Vous cessez de languir dans l'opprobre, vous remontez au rang qui vous est dû, et ma vie entière est consacrée à vous faire oublier les maux que vous avez soufferts.

LOUISE, *à part.*

Cet homme-là a de bien bonnes intentions.

AMÉLIE.

Vous acquérez, Monsieur, de nouveaux droits à notre reconnaissance.

HERMANN.

Vous mériteriez d'être heureux.

MATHILDE, *embarrassée.*

Je rends justice à vos procédés, Monsieur.... Mais je dépends d'un père....

WODMAR, *vivement.*

Ainsi vous me permettez de solliciter son aveu, et s'il daigne me l'accorder, vous promettez....

MATHILDE.

(*Vivement.*) Non.... (*Se retenant, et avec le plus grand embarras.*) Je ne.... promets rien.

WODMAR.

(*Avec chaleur.*) Mais si votre cœur est libre, si vous ne me haïssez pas, laissez-moi réparer vos malheurs; laissez-moi terminer des maux.... que je me reproche, qui font le tourment de ma vie.... et dont enfin je suis la cause.

TOUS, *avec la plus grande surprise.*

Vous!

AMÉLIE.

Qu'avez-vous dit?

HERMANN.

Expliquez-vous.

WODMAR.

Je ne le puis.... L'honneur me défend de parler....

Je suis innocent et coupable.... Je suis la victime d'un forfait que je n'ai pas commis, et qui m'enchaîne dans ses liens affreux.... Vous seule me donnerez le pouvoir et le droit de réparer ce crime.... Mathilde ! ayez pitié de vous-même et de moi... Mathilde ! Sauvez-vous de la honte et de l'abandon.... Sauvez-moi des remords et du désespoir.... Soyez à moi.

MATHILDE.

Je ne puis comprendre, Monsieur, quelle part vous pouvez avoir à mes chagrins ; c'est un mystère que je n'ai pas même le désir de pénétrer. Je vous rends grace de l'interêt que vous prenez à ma situation ; je suis sensible aux témoignages d'une estime, ... que malheureusement je ne puis payer que de reconnaissance ;... mais je m'oppose aux démarches que vous voulez tenter... je ne puis accepter votre main.... Soyez heureux, mais avec une autre ; je le désire, et vous le méritez.... Quant a mon infortune, elle peut s'adoucir. Un père n'est pas toujours inéxorable ; le ciel peut-être attendrira le mien.... Si mon sort ne doit point changer, je saurai m'y soumettre ; une conscience pûre, une vie sans tache ; voilà les consolations du malheur ; le courage nous familiarise avec lui, et la mort en est le terme.

WODMAR.

Et moi, que le courage aussi n'abandonna jamais ; moi que fortifiera l'amour, je saurai vous empêcher de donner à l'inhumaine pitié des hommes, ce spectacle qu'ils admirent de la vertu aux prises avec l'adversité. Le ciel, nous dit-on, s'y complaît.... C'est une injure faite au ciel, je n'en serai point complice. C'est lui que

j'atteste ici, que malgré votre père, et s'il le faut, malgré vous-même....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE,

PHILIPPE.

Un courier qui précède M. le Comte, descend de cheval en ce moment dans l'avenue.... Notre maître arrive et M. Ernest court audevant de lui.

MATHILDE.

Mon père ! ô ciel ! fuyons.... Heureux Ernest ! malheureuse Mathilde !

HERMANN, *qui les accompagne.*

Que je vous plains, et combien je souffre moi-même !

WODMAR, *la suivant des yeux.*

Infortunée ! et voilà mon ouvrage !

LOUISE, (*à part, en regardant Wodmar.*)

Il reste.... Quel est donc son dessein ?

HERMANN, (*à Wodmar avec une sorte d'embarras.*

M. d'Orlheim, en arrivant.... sans doute entrera dans ce salon ?

WODMAR.

Comme il faut que je lui parle, je vais y rester.

HERMANN.

Ce moment peut n'être pas favorable.... Ne vous exposez pas, Monsieur....

WODMAR, *fièrement.*

A quoi ?... (*Se radoucissant*) M. d'Orlheim me verra... Mon sort dépend de lui; mais le sien dépend de moi.

HERMANN.

Je me tais.... (*A part.*) Fatale entrevue.... (*A Louise.*) Faites ensorte qu'il s'éloigne. ... Une femme en obtiendra peut-être ce qu'il refuse à mes prières.

SCÈNE IV.

WODMAR, LOUISE.

WODMAR.

(*A part.*) CALMONS, s'il se peut, le trouble qui m'agite; j'ai besoin de toute ma raison.

LOUISE.

(*A part.*) Je crois à cet homme-là d'excellentes qualités; mais sa tête me paraît un peu vive.... (*Haut.*) Permettez-moi, Monsieur, de vous représenter....

WODMAR.

(*Doucement.*) Vous avez entendu ce que je viens de dire à M. le Chapelain.... Je persiste dans ma résolution.

LOUISE.

Je n'ai rien à répliquer.

WODMAR. (*Comme Louise fait un pas pour sortir, Wodmar l'arrête.*)

Vous vous nommez Louise, je crois, Mademoiselle?

LOUISE.

Oui, Monsieur.

WODMAR.

Vous avez été élevée avec la belle Mathilde dans ce vieux château qu'habita dix ans la Comtesse sa mère ?

LOUISE.

C'est précisément là que je suis née.

WODMAR.

Mathilde vous aime et vous honore de sa confiance.

LOUISE.

J'ose croire que je n'en suis pas indigne.

WODMAR.

Il y a ici un jeune homme fort doux, fort honnête... un certain Philippe.... qui ne vous est pas indifférent.

LOUISE, *en souriant.*

Il me paraît que vous êtes bien instruit, Monsieur.

WODMAR.

Parfaitement.

LOUISE.

Et que doit-il résulter de toutes ces questions?

WODMAR.

Que si vous embrassez mes intérêts auprès de l'aimable

Mathilde, ma reconnaissance sera sans bornes, que Philippe et vous, dont on dit l'union prochaine, riches tous deux par mes bienfaits....

LOUISE.

Dispensez-vous d'en dire davantage.

WODMAR.

Je suis né généreux, et lorsqu'on me rend service....

LOUISE.

Moi, quand j'oblige, je suis désintéressée.

WODMAR.

Cela n'est pas commun.

LOUISE.

C'est cependant bien simple.

WODMAR.

Soit.... Cependant on a quelquefois le talent de pénétrer....

LOUISE.

Je suis également discrète pour taire ce qu'on me dit, et pour ne pas chercher à savoir ce qu'on ne veut pas me dire.

WODMAR.

Vous êtes unique.

LOUISE.

Cela serait bien malheureux pour mon sexe.

WODMAR.

Et le jeune Ernest qui voit Mathilde tous les jours, qui, sans doute, est admis dans sa société la plus intime?...

LOUISE.

M. Ernest est son cousin....

WODMAR.

Cela n'empêche pas qu'il ne puisse trouver sa cousine fort jolie.

LOUISE.

Sans contredit ; il ne faut que des yeux pour cela .... et il a de très-beaux yeux, M. Ernest.]

WODMAR.

Ah! vouses avez remarqués!

LOUISE.

Avec plaisir et sans danger.... Mais, Monsieur, vous prenez une peine inutile; vos questions, vos promesses n'obtiendront rien de moi. Je ne dis que ce que je veux dire; on ne me gagne point, on ne m'éblouit pas; je m'occupe de mes devoirs, et non des secrets d'autrui. L'intrigue n'est point mon fait, je n'en ai pas l'esprit.... Je vous crois véritablement honnête et digne de la Comtesse Mathilde; ne dégradez pas votre caractère en cherchant à avilir le mien. Je vous respecte beaucoup; mais je ne puis vous servir auprès de ma maîtresse. Tout ce que me prescrit l'intérêt que vous m'inspirez, c'est de vous engager à vous éloigner d'ici. Le Comte d'Orlheim va paraître.... Soit injustice, soit raison, on le dit prévenu contre vous.... Ne provoquez point une explication désagréable; quittez ces lieux, je vous en conjure, et si vous aimez sincèrement la jeune Mathilde, donnez-lui, dans votre respect pour son père, la preuve la plus sûre de votre amour pour elle.

WODMAR.

J'adore Mathilde; je respecte M. d'Orlheim.... et je n'oublierai jamais combien vous êtes estimable.

LOUISE.

Je ne fais que mon devoir.... J'entends du bruit.... on vient.... c'est sans doute M. le Comte.... (*A part.*) Que vont-ils se dire, et comment se reverront-ils?

WODMAR.

(*A part.*) N'oublions pas qu'il est malheureux.... et qu'il l'est par ma faute.... Le voici.... Le cœur me bat... Quel ascendant a sur nous celui dont l'aspect seul peut nous faire rougir!

SCÈNE II.

Le Comte d'ORLHEIM, ERNEST, HERMANN, BLOUME, LOUISE, PHILIPPE, *tous les domestiques de la maison.*

Wodmar se promène dans le fond du Théâtre et n'est point apperçu par d'Orlheim.

D'ORLHEIM *tenant Ernest entre ses bras.*

Embrasse moi mille fois, mon cher neveu.... Combien ta maladie m'avait allarmé!... tu m'es rendu et le ciel a comblé tous mes vœux.... (*Se tournant vers ses gens qui l'environnent.*

Je vous remercie tous d'un accueil aussi tendre.... vous me revoyez avec plaisir, et c'est avec joie que je reviens auprès de vous....

(*Au Chapelian qui se tient respectueusement à quelques pas.*)

Hermann! mon bon Hermann!... venez donc entre les bras de votre meilleur ami....

HERMANN.

Pardon, M. Le Comte, si d'autres m'ont devancé auprès de vous....

D'ORLHEIM.

Est-ce avec moi, mon ami, qu'il faut vous justifier...? Je suis toujours impatient de vous voir et content quand je vous ai vu.

Il regarde autour de lui avec une sorte d'inquiétude et tourne surtout à plusieurs reprises, les yeux vers la porte de Mathilde.

Il me paraît... que tout... va bien ici... Oui... je suppose... que tout le monde se porte bien ?...

HERMANN.

Chacun de nous vous désirait, et votre présence nous rend tous heureux.

D'ORLHEIM.

(*Avec une inquiétude involontaire.*) Hermann, pourriez-vous me dire ?... Ernest, sauriez-vous ?...

ERNEST, *vivement.*

Quoi, mon oncle?

HERMANN, *de même.*

Que désirez-vous ?

D'ORLHEIM, *cherchant à composer son maintien.*

(*A Ernest.*) Rien mon ami.... Rien M. Hermann.... (*à part.*) Mon cœur me trahit malgré moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE.

(*Wodmar se promène dans le fond du Théâtre de manière à échapper aux regards d'Orlheim.*)

D'ORLHEIM, *appercevant Amélie, laisse entrevoir un mouvement d'indignation qu'il réprime à l'instant.*

(*Il va au-devant d'elle.*) Ah ! Madame... C'est vous... (*avec froideur et contrainte.*) Votre santé me paraît n'avoir souffert aucune altération ?

AMÉLIE, *avec froideur et noblesse.*

Je m'empresse, M. le Comte, de venir vous témoigner mon attachement à vous... à tout ce qui doit vous être cher, et sur-tout ma reconnaissance.

D'ORLHEIM.

Vous ne m'en devez point, Madame... Ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire... Je ne varierai jamais.

AMÉLIE, *à part.*

Quel accueil ! quelle froideur !

W O D M A R, *au fond du Théâtre.*

(*Avec une indignation concentrée.*) Pas un mot de Mathilde.

D' O R L H E I M.

Je ne dînerai point avec vous aujourd'hui, mon cher neveu ,.. Des affaires essentielles me retiendront à quelques mille d'ici, dans un château où j'ai dessein d'aller ce matin même ;.... mais demain je compte sur vous.... et sur Madame.... Je vais monter chez moi, Ernest trouvez-vous ici dans une heure, nous avons à causer ensemble.... Ne vous éloignez pas M. Hermann....

(*Prêt à sortir, il apperçoit Wodmar.*)

Ciel ?... vous ici, Monsieur ?

E R N E S T, *à part.*

(*Avec surprise et chagrin.*) C'est Wodmar !

H E R M A N N, *à part.*

Quel moment !

W O D M A R, *avec noblesse et un peu d'embarras.*

J'ose espérer, Monsieur, que vous ne me refuserez pas un moment d'entretien.

D' O R L H E I M. *froidement et avec contrainte.*

J'ai reçu, il y a quelque tems, une lettre de vous....

W O D M A R.

Et je viens en chercher la réponse.

D' O R L H E I M, *toujours avec contrainte.*

J'aurai l'honneur de vous la faire par écrit.

WODMAR.

Pourquoi la différer, lorsque je suis auprès de vous ?

D'ORLHEIM, *toujours de même.*

Dans un autre moment....

WODMAR, *insistant, mais avec douceur.*

Il est peut-être essentiel pour tous deux, de ne pas laisser échapper celui-ci.

D'ORLHEIM.

(*Avec mécontentement.*) Puisque Monsieur l'exige.. (*avec douceur.*) Retirez-vous mes amis.

HERMANN.

(*A part.*) Observons les.

ERNEST.

(*A part.*) Quel entretien !

AMELIE.

(*A part.*) Pauvre Mathilde ! on va parler de toi, et peut-être c'en est assez pour achever de te perdre.

(*Ils sortent tous, Amélie remonte chez Mathilde.*)

SCÈNE VI.

D'ORLHEIM, WODMAR.

(*Ils restent un moment sans se parler ; d'Orlheim est agité, ses yeux sont baissés. Wodmar a l'air embarrassé.*

WODMAR.

M. d'Orlheim ?....

D'ORLHEIM, *froidement et sans le regarder.*

Monsieur....

WODMAR, *avec timidité.*

Ma présence vous gêne....

D'ORLHEIM, *toujours avec froideur.*

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.... Mais enfin puis-je vous demander ce qui vous amène auprès de moi ?

WODMAR.

Je vous l'ai déjà dit, ma lettre que vous avez laissée sans réponse.

D'ORLHEIM, *embarrassé de répondre.*

Elle portait, je crois, que vous désirez me parler sur un objet important, mais elle ne m'a point permis de déviner ce que ce pouvait être.... (*avec une politesse froide.*) Me voici tout prêt à vous entendre, ... daignez m'expliquer

ce qui peut m'attirer aujourd'hui l'honneur de votre visite.

WODMAR.

C'est l'amour.... J'adore votre fille.

D'ORLHEIM, *avec une surprise mêlée de colère.*

Mathilde ?... et vous venez me demander sa main ?....

WODMAR.

C'est de votre aveu que dépend tout mon bonheur.

D'ORLHEIM, *le regardant fixément.*

Vous voulez épouser Mathilde ?.... Vous ?

WODMAR.

Ma fortune, mon rang, ma vie, je mets tout à ses pieds.

D'ORLHEIM, *fortement et après un court silence.*

Me préserve le ciel d'y consentir jamais.

WODMAR.

Jamais ?.... Et quelle raison ?...

D'ORLHEIM.

(*D'une voix sombre.*) Je n'en puis donner.... (*vivement.*) L'inimitié n'a point de part à mon refus.... Mais l'honneur, mais mon devoir m'en imposent la nécessité.

WODMAR, *avec surprise.*

Votre devoir ? L'honneur ?

D'ORLHEIM, *avec fermeté.*

Je leur obéirai.

WODMAR, *vivement.*

Et vous ne direz pas ?...

D'ORLHEIM, *vivement, mais sans élever la voix.*

Je ne dirai rien.

WODMAR.

(*Prêt à faire éclater sa colère, mais parvenant à se maîtriser.*)

Peut-être quand vous saurez que l'on n'a pas entièrement rejeté mon hommage....

D'ORLHEIM, *avec effroi.*

On vous aime ?

WODMAR.

Mathilde se respecte trop pour faire un tel aveu.... Elle sait qu'elle dépend d'un père.

D'ORLHEIM, *vivement, mais sans élever la voix.*

Mathilde ne dépend que d'elle même, elle peut disposer de son cœur, de sa main.... Je ne m'oppose point à son choix, quel qu'il soit.... (*dans le bas et avec fermeté.*) Pourvu que vous n'en soyez pas l'objet.

WODMAR, *avec une colère concentrée.*

M. d'Orlheim !....

D'ORLHEIM, *avec noblesse.*

Monsieur ?....

WODMAR.

Songez vous quelle injure ?....

D'ORLHEIM.

(*Vivement.*) Il n'y en a point.... *avec noblesse et fermeté.* Je vous refuse et je le dois.

WODMAR.

Quoi ? sans daigner alléguer un motif....

D'ORLHEIM.

C'est à vous de supposer que j'ai de bien fortes raisons pour me taire, et votre délicatesse doit vous faire un devoir de respecter mon secret.

WODMAR.

Votre conduite ne l'a que trop révélé. Je n'insisterai pas plus longtems.... Mathilde est malheureuse, Mahilde haïe par son père, en proie aux plus cruels chagrins, déshéritée peut-être, n'a pour perspective qu'un avenir affreux.... Mais je lui reste et je ferai mon devoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

D'ORLHEIM, *seul.*

SUIS-JE assez confondu ? Suis-je assez déchiré ?.... Mathilde! toi, (*avec force.*) que je voudrais haïr et que je ne puis cesser d'aimer.... (*avec attendrissement.*) Mathilde ! feras-tu donc toujours et ma honte et mon désespoir !

SCÈNE VIII.

D'ORLHEIM, HERMANN, BLOUME, ERNEST, LOUISE, PHILIPPE.

HERMANN.

Monsieur de Wodmar vient de sortir dans un trouble, dans un désespoir....

ERNEST.

Et vous même, mon oncle, quelle agitation est la vôtre....

HERMANN.

Vous pleurez?

D'ORLHEIM, *voulant retenir ses larmes.*

Laissez-moi.... je vous en conjure.... Laissez-moi quelques instans à moi-même.

HERMANN.

Ce jeune homme aurait il eu l'audace !....

D'ORLHEIM.

Il est malheureux... et votre ami... Votre d'Orlheim... (*d'une voix étouffée par les larmes.*) est cent fois plus à plaindre que lui. (*Il sort.*)

HERMANN.

(*A Ernest.*) Ne vous éloignez pas... (*à Philippe et à Louise.*) Veillons sur lui... (*en sortant.*) Infortuné !

ERNEST.

(*En sortant.*) O ma chère Mathilde !

SCÈNE IX.

LOUISE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Qu'ont-ils pu se dire ? et d'où naissent les nouveaux chagrins de Monsieur ?

LOUISE.

C'est un secret, je vous le répète, et ce secret est couvert d'un voile impénétrable.

PHILIPPE.

Plus vous me le dites et plus la curiosité me gagne.... ce n'est cependant pas là mon défaut.

LOUISE.

Ni le mien assurément... Mais plus on s'intéresse aux gens, plus il est naturel de désirer savoir ce qui les rend malheureux... C'est moins curiosité qu'attachement.

PHILIPPE.

Vous avez raison.... Eh bien, voyons, par attachement.... si nous pourrons satisfaire notre curiosité.

(*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *il s'avance doucement et regarde dans le salon.*

Il n'y a personne... nous n'avons rien à craindre...

(Il revient vers la cantonnade, et dit aux trois domestiques qui l'attendaient dehors.)

Vous allez prendre connaissance du local... Passez par ici, toujours entre le mur et la charmille... Je serai de l'autre côté, nous n'aurons pas l'air d'être ensemble et nous pourrons causer... J'entends du bruit... on descend dans le salon... Et vîte et vîte, filez le long du mur, il est impossible qu'on vous apperçoive.

(Il s'éloigne avec les trois domestiques.)

SCÈNE II.

(Ils entrent par la porte qui mène à l'appartement de Mathilde.)

AMÉLIE, HERMANN.

AMÉLIE.

Je n'ai pas osé vous interroger devant Mathilde. Quand il s'agit de son père, je crains toujours quelque chose d'humiliant pour elle....

HERMANN.

M. de Wodmar est sorti dans l'agitation la plus vive... Le père de Mathilde n'était pas dans un état moins violent.... Mais que ne l'interrogez-vous vous-même ? l'estime qu'il doit avoir pour vous....

AMÉLIE.

Amie de son épouse, que sans doute il a soupçonnée, qu'il a condamnée sans l'entendre,... quoique jamais peut-être vertu plus pure n'ait habité sur la terre.... Il m'a cru sa complice ; il ne m'estime plus, il me hait.... Vous avez dû vous en appercevoir à l'accueil glacé que j'en ai reçu ce matin. Il me ménage par respect pour lui-même, et je reste chez lui par intérêt pour Mathilde.

Comment abandonner la fille infortunée de mon amie ? j'ai dû sacrifier, délicatesse, orgueil, juste ressentiment sans doute à l'enfant que j'ai vu naitre, que j'aime comme s'il m'appartenait, et qui n'a plus que moi pour appui, pour consolation ; point d'amour-propre qui ne doive céder aux devoirs qu'impose l'amitié.

HERMANN.

Combien vous ajoutez à mon respect ponr vous ! mais qu'il a dû vous en coûter ?

AMÉLIE.

Dites combien il m'en coûte à chaque instant du jour. Ah ! M. Hermann ! j'ignore lequel est le plus affreux, d'encourir un juste reproche, ou de subir celui qu'on n'a point mérité.

HERMANN.

Quelqu'un vient.... c'est M. d'Orlheim.

AMÉLIE.

Epargnons lui ma présence.

HERMANN.

Il vient à pas lents, il est encore loin.

AMÉLIE.

Lui que j'aimais si tendrement.... C'est un supplice à présent pour moi de paraître devant lui....

(*Elle s'approche de la porte qui conduit à l'appartement de Mathilde.*)

Et cette porte qui conduit à l'appartement de sa fille.... N'est-il pas affreux d'être contrainte à la fermer aussi soigneusement, que si dans ce pavillon habitait un ennemi cruel dont il cherche à se garantir.

HERMANN.

Le voici.

AMÉLIE.

Ah ! fuyons.

(*Elle ferme la porte en dedans.*)

SCÉNE III.

HERMANN, *seul.*

JE le croyais prêt à partir... Il devait aller, disait-il au château voisin pour affaire pressée....

SCÈNE IV.

D'ORLHEIM, HERMANN.

D'ORLHEIM, *tenant des papiers à la main, et l'air toujours fort agité.*

JE n'ai pas trouvé dans mon cabinet tous les papiers qui me sont nécessaires, peut-être sont-ils dans ce secrétaire.... (*d'Orlheim ouvre le secrétaire.*)

HERMANN.

Puis-je vous aider ?

D'ORLHEIM.

Je vous remercie, mon cher Hermann.... faites moi plutôt l'amitié d'avertir Ernest, de dire à mon neveu que je l'attends ici pour lui parler.

HERMANN.

Je vais vous obéir.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

D'ORLHEIM, *seul.*

(*Il s'assied auprès du secrétaire.*)

RESPIRONS un moment.... Ce Wodmar, ce fils de mon plus cruel ennemi, qui se présente avec audace.... qui

m'ose demander.... Tu veux donc, malheureux, surpasser les crimes de ton père?...

(*Il se lève, se promène avec agitation.*)

Quoi! cette idée me poursuivra par-tout!... Je venais chercher en ces lieux cette paix du cœur qui m'échappe à Berlin....

Hélas! c'est ici que je fus heureux! Ici j'aimai.... ici je me crus aimé... C'est à Berlin qu'on m'a trompé, trahi,... déshonoré....

(*Il repose un moment sa tête entre ses deux mains.*)

D'Orlheim.... rappelle ta raison, et cesse de te livrer à des réflexions qui ne font qu'ajouter à tes peines.

(*Il se lève, et cherche dans plusieurs tiroirs du secrétaire.*)

Je ne la trouve point.... Cette procuration est cependant indispensable.... Si elle n'est pas ici, j'ignore où je pourrai....

(*Il ouvre un tiroir où il n'a point encore cherché; il en tire un porte-feuille.*)

Peut-être dans ce porte-feuille.... voyons....

(*Avec une explosion terrible.*)

Ciel! la lettre du scélérat, le portrait de la perfide.... Oui, la voilà.... Voilà ses traits; c'est elle. Celle que j'adorais, que j'idolâtrais.... Qui m'a trahi?... la voilà.

(*Il jète ce portrait sur le secrétaire, et dépliant la lettre.*)

Et toi, qui te disais mon ami.... monstre de perfidie,

toi qui traças ces funestes caractères, empreints encore des pleurs que m'arracha la rage.... Une fuite honteuse et la mort, la mort que ma main seule aurait dû te donner, t'ont soustrait à ma juste vengeance.....

(Il rejète la lettre sur le secrétaire ; il marche, va, revient, s'approche du secrétaire, s'en éloigne, y revient, et cédant à une force irrésistible.

Quoi? cent fois je l'ai lue cette lettre horrible, et jamais elle ne frappe mes regards sans m'inspirer l'affreux besoin de la relire encore! Il semble que je doute de mon malheur, et que je cherche encore à m'en convaincre....

(Il reprend la lettre, et lit d'un voix tremblante.)

« Je cède à tes frayeurs, ô ma chère Caroline! Je te » rends à toi-même, puisque tu soupçonnes d'Orlheim » d'avoir pénétré notre secret, puisqu'à son retour trop » prochain tu redoutes l'œil perçant de sa jalousie. Je » vais loin de toi, loin à jamais de notre patrie porter » mon désespoir et mourir en t'adorant toujours. Tu » redemandes ton portrait. Le voilà. Il m'eût été bien » cher. C'était celui que d'Orlheim possédait, et que » tu lui ravis pour m'en faire le sacrifice ; mais tu le » veux, je te le rends. Adieu. Tu m'aimais avant d'ap- » partenir à d'Orlheim, tu m'aimas quoiqu'il fût ton » époux ; c'est toi qui maintenant veux briser nos liens... » J'obéis, et je meurs.... Adieu. Sois heureuse, et quel- » quefois en regardant notre Mathilde, ce fruit de notre » tendre amour, pense encore à ton malheureux amant, » à ton infortuné Wodmar. »

Notre Mathilde ! ce fruit de notre tendre amour ! Mathilde ! et moi qui, six ans dans l'erreur, lui prodiguais les noms les plus doux, les caresses les plus touchantes.... Moi qui la pressais contre mon sein, qui la couvrais de baisers, qui m'estimais si heureux d'être père.... Moi que malgré tous mes efforts une puissance irrésistible ramène encore vers elle.... Mais elle n'est point à moi.... Elle est le fruit du crime.. .. Sa naissance est le sceau de ma honte.... Ah! que fais-je, grand dieu! A chaque instant on peut venir.... Ernest que j'ai mandé va paraître.... Ah! du moins cachons ma faiblesse, puisque dix années entières n'en ont pu triompher.... On approche.... C'est Ernest....

SCÈNE VI.

D'ORLHEIM, ERNEST.

ERNEST, *timidement.*

Mon oncle, je me rends à vos ordres.

D'ORLHEIM, *avec amitié.*

Approchez, Ernest.... Pourquoi donc avez-vous avec moi cet air embarrassé, cette timidité... injurieuse pour votre meilleur ami?... Donnez-moi la main... Vous m'aimez toujours Ernest?

ERNEST, *lui baisant la main à plusieurs reprises et avec la plus grande sensibilité.*

Ah! mon oncle! ô mon bienfaiteur! comment pourriez-

vous douter de ma tendresse et de ma reconnaissance !

D'ORLHEIM.

Je n'en doute pas, mon ami.... asseyez-vous,...

ERNEST *s'assied, il a l'air très-embarrassé, d'Orlheim lui-même paraît fort incertain de la manière dont il entamera la conversation.*

Vous vous rappellez, mon fils... Tu sais combien je me plais à te donner ce nom... Vous vous rappellez l'entretien que nous eumes il y a six mois.

ERNEST, *baissant les yeux.*

Oui, mon oncle.

D'ORLHEIM.

Vous vous rappellez quel en fut l'objet ?

ERNEST, *timidement.*

Il s'agissait d'un mariage....

D'ORLHEIM.

Que je vous proposai et que vous éloignâtes en me laissant soupçonner que votre cœur n'était pas... entièrement libre... Cependant je crus démêler dans vos discours un vrai désir de me complaire et j'espérai dès-lors que vous triompheriez d'un goût momentané... d'une folie de jeunesse... Vous tombâtes malade. J'ignore si la cause en doit être attribuée aux efforts que vous fites alors pour surmonter votre penchant... Je respectai votre situation, elle m'intéressa. Pendant six mois j'ai gardé le silence, je vous ai laissé le tems d'écouter la raison... Mais je n'ai point oublié mon projet ; vous me devez une réponse décisive, Ernest, et je l'attends.

E R N E S T , *avec un soupir.*

Que me demandez-vous!

D'O R L H E I M.

D'accepter le bonheur que je vous offre, une femme aimable et l'honneur d'une grande alliance. Je vous demande de ne pas oublier que j'ai fait de vous l'héritier de mon nom, de mes biens, de mon titre; je vous demande de ne point trahir mes espérances, et de ne pas me punir... des sentimens que j'ai pour vous.

E R N E S T , *se levant.*

Que je suis malheureux!

D' O R L H E I M.

Je ne vous comprends point... Quoi? pour une préoccupation légère.

E R N E S T.

Légère... Je le croyais...

D' O R L H E I M.

Vous étiez sûr, disiez-vous, d'en pouvoir triompher?..

E R N E S T.

Je l'espérais... Je me suis trompé...

D' O R L H E I M.

Ainsi vous me sacrifiez à une passion insensée! vous vous sacrifiez vous-même aux suites trop fatales d'un choix.... honteux sans doute, puisque vous n'osez m'en avouer l'objet.

E R N E S T , *prêt à se trahir, mais s'arrêtant.*

Ah! si j'osais parler!

D'ORLHEIM.

Qui vous en empêche ?

ERNEST, *ouvrant la bouche pour nommer l'objet de son amour, et s'arrêtant par une réflexion douloureuse.*

Je ne le puis.

D'ORLHEIM, *avec une colère concentrée.*

Vous le pourriez, mon neveu, si vous n'aviez point à rougir....

ERNEST, *avec vivacité, sentiment et noblesse.*

Ernest, grace à vos soins, grace aux exemples qu'il a recu de vous, ne rougira jamais des sentimens de son cœur.

D'ORLHEIM.

Et cependant Ernest détruit le plus cher de mes vœux, Ernest compte pour rien mon bonheur, Ernest parle vertu, sentiment, délicatesse, et sa conduite est toute ingratitude.

ERNEST.

Quel reproche, grand Dieu !

D'ORLHEIM, *avec amertume.*

Voilà les hommes!

ERNEST, *d'un ton suppliant.*

Mon oncle !

D'ORLHEIM.

Tous les objets qu'a recherchés ma tendresse, tous ont mis leur étude à me désespérer.

ERNEST.

Et c'est à moi que s'adresse un pareil discours ! mon

oncle, écoutez-moi, je vous en conjure; ne me jugez pas avec précipitation, avec rigueur, j'ose dire avec injustice... On ne commande point à son cœur; mais on peut se résoudre à le déchirer soi-même; il ne dépend pas de soi de triompher de la plus impérieuse des passions, mais on peut se condamner à vivre éternellement malheureux... et je le prouverai. Non, je ne serai point ingrat, non, je n'aurai point trahi vos espérances : non, vous ne m'accuserez pas d'avoir détruit votre félicité. Fixez le jour de mon hymen, je suis prêt à vous obéir. Je puis renoncer au bonheur, mais jamais à votre tendresse.

D'ORLHEIM, *le serrant dans ses bras, se rejettant sur un siège et cherchant à lui cacher ses larmes.*

Et dis-moi, cruel! puis-je être heureux si je fais ton malheur ?

ERNEST.

Ce n'est point à moi qu'il faut songer ici... je subis mon sort, et jamais vous n'entendrez un murmure... Mais écoutez-moi... Pardonnez-moi d'avance... Ouvrez-moi votre cœur... C'est à lui que je veux parler, à ce cœur si généreux, si bon, pour qui la bienfaisance est un besoin, près de qui le malheur est un titre, et que n'implorèrent jamais en vain la douleur suppliante et la vertu persécutée.

D'ORLHEIM, *l'observant avec inquiétude.*

Parlez, parlez....

ERNEST, *avec la plus grande timidité.*

Mon oncle !....

D'ORLHEIM, *vivement.*

Eh bien ?

ERNEST, *d'un ton caressant et timide.*

Je fus l'objet de vos soins les plus doux, vous avez tout fait pour moi... Tout.... Mais..., vous avez.... une fille....

D'ORLHEIM, *se levant et avec un accent terrible, mais sans explosion.*

Malheureux !.... Qu'avez-vous osé dire!.... Sortez...

ERNEST, *avec la plus grande chaleur.*

Mon père! écoutez-moi...

D'ORLHEIM, *avec la plus grande violence et d'une voix toujours étouffée.*

Sortez de ma présence.

ERNEST, *se jetant à ses pieds, qu'il embrasse:*

Vous m'entendrez, mon père.... Il y va de votre bonheur.

D'ORLHEIM, *veut s'arracher de ses bras, il le regarde, se tait, relève Ernest, se rassied et d'une voix éteinte, il dit.*

Je vous écoute.

ERNEST.

Mon bienfaiteur! mon père!... Souvenez-vous de celle à qui je dois plus que la vie... (*A ce nom, mouvement terrible de d'Orlheim.*) C'était la mère de Mathilde. La mienne, votre sœur, avait formé des liens que vous jugeâtes indignes, et de votre nom et du sien. Sa fortune fut entièrement détruite, son époux l'abandonna et périt: elle ne tarda point à le suivre au tombeau, je restai seul, sans appui, sans secours, faible roseau battu par les ora-

ges. Vous eûtes pitié de ma débile enfance, vous m'arrachâtes à la misère ; mais vous refusiez de me voir, mais j'étais élevé loin de vous... La mère de Mathilde m'amèna jusques dans vos bras, vous ne pûtes résister à ses larmes, je devins votre fils et le sien. Jamais elle ne me sépara dans son cœur de l'enfant chéri qu'avait porté son sein.... (*Mouvement désespéré de d'Orlheim.*) Et je dépouillerais cet enfant des biens qui lui appartiennent ! et j'insulterais aux mânes de ma chère protectrice en m'emparant des droits que la nature réclame pour sa fille ! je lui déroberais la tendresse de son père, je lui fermerais votre cœur, je serais heureux, opulent, respecté ; elle serait proscrite, errante et malheureuse !... Ah ! c'est alors que je serais coupable, alors un monstre d'ingratitude, en horreur à moi-même et l'exécration de tous les gens de bien. Des raisons que j'ignore, qu'il ne m'appartient pas de pénétrer, des chagrins inconnus, tout parle ici pour vous, tout pour vous est au moins une excuse ; mais où trouver la mienne ? Qui me justifiera ? Vous seul... Vous seul, ô mon cher bienfaiteur ! rendez à Mathilde vos bontés, votre cœur, et la place qu'elle a droit d'occuper ; qu'elle soit heureuse, et moi je suis prêt à vous obéir, j'accomplirai tous vos projets, j'executerai toutes vos volontés. Je serai moins riche, mais je vivrai en paix avec moi-même, j'oserai lever les yeux, nul n'aura droit de me haïr, vous serez juste et vous m'estimerez toujours.

D'ORLHEIM, *encore assis.*

C'est-à-dire que vous désapprouvez ma conduite.... j'aurais dû le prévoir... (C'est-à-dire que je suis un bar-

bare, un père dénaturé.... (*Avec l'accent de la tendresse, mêlé d'un peu d'amertume.*) Ce n'était pas à vous, Ernest, de me faire un pareil reproche ! *Il se léve, prend Ernest par la main, et lui dit avec force, et d'une voix étouffée.*) Avez vous lû dans mon ame ? savez-vous ce qui s'y passe ? connaissez-vous le secret de ma conscience? avez-vous le droit de me juger ?.. et vous m'avez aimé? vous ? jamais. Jamais... (*Avec désespoir.*) Vous venez de réveiller des douleurs que de longues années n'ont qu'à peine assoupies... Vous avez ranimé le poison qui m'a dévoré si longtems ; vous en avez versé des flots sur mes blessures... Allez loin de moi ? sortez... (*Avec l'accent du plus violent désespoir.*) Je renonce à vous. Je renonce au bonheur d'aimer et d'être aimé... Je vivraî, je mourrai solitaire, oublié, malheureux... (*Il tombe dans un fauteuil.*) Et c'est vous qui m'y condamnez.

ERNEST, *à genoux et luttant contre d'Orlheim, qui veut s'arracher de ses bras.*

O mon unique appui!... mon protecteur? mon père!

D'ORLHEIM.

Laissez-moi.... laissez-moi....

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HERMANN.

HERMANN.

Ciel! que vois-je!

D'ORLHEIM.

Un ingrat. ... un ingrat. ... J'y devrais être accoutumé....

HERMANN.

Qu'a-t-il donc fait ?

D'ORLHEIM.

Au mépris de mon ordre le plus sevère, sans respect pour des secrets qu'il doit ignorer toujours, sans égards pour ma situation douloureuse, il a osé me parler....

HERMANN.

De quoi donc ?...

D'ORLHEIM.

De Mathilde, de sa mère....

HERMANN, *courant relever Ernest, qui est resté à genoux, et qu'il voit livré au plus affreux désespoir.*

(*Avec l'accent de la surprise et de la joie.*)

Quoi? c'est en leur faveur ?...

D'ORLHEIM.

L'ingrat m'accuse.... il me blâme ; il rejète et ma tendresse et mes bienfaits ; il veut que je rende à Mathilde....

HERMANN, *pressant Ernest contre son cœur, et avec la joie la plus vive.*

A Mathilde ?...

D'ORLHEIM.

Qu'il s'éloigne.... qu'il me fuye.... je l'abandonne ; je ne veux plus le voir....

HERMANN, *d'une voix suppliante.*

C'est un jeune homme.... Son âge mérite quelque indulgence.

(*D'Orlheim reste immobile, pensif; Hermann presse toujours Ernest entre ses bras.*)

Votre colère est juste.... mais cependant.... sa faute... est celle d'un bon cœur....

D' ORLHEIM.

(*Après un assez long silence, il prend la main d'Hermann, la serre, la presse contre son cœur, et dit à Ernest avec émotion, mais sans colère :*)

(*Sa voix est syncopée.*)

Je vous donne jusqu'à demain pour vous déterminer à me nommer l'objet qui vous a inspiré une passion si violente.... Songez sur-tout que je ne puis accepter le sacrifice de votre bonheur, que j'en appelle à votre raison seule, à votre cœur.... (*les larmes le gagnent.*) au besoin qu'il doit avoir de ma tendresse.... si véritablement il en est digne.... (*avec la plus grande douceur.*) Allez.

(*Ernest prend la main de son oncle, et la baise avec tendresse; il a l'air abattu; des larmes coulent de ses yeux; il soupire, et son maintien doit peindre l'agitation de son ame. Quand il passe auprès d'Hermann, celui-ci lui saisit la main, et l'embrasse en-*

core sans être apperçu de d'Orlheim, qui, placé sur le devant de la scène, est plongé dans ses réflexions.

SCÈNE VIII.

D'ORLHEIM, HERMANN.

D'ORLHEIM.

(*Dans une agitation extrême. Sa voix est étouffée et coupée de larmes qu'il s'efforce de retenir.*)

Je vais sortir.... Vous savez que je ne dîne point ici. . . A ce soir, mon cher Hermann. Nous nous reverrons ce soir....

(*Il est agité ; il se tait. Dans son trouble il jète sur la table à gauche les papiers qu'il a tirés de son secrétaire à la sortie d'Ernest.*)

Mon ami.... On ne connaît pas mon cœur.... Cruelle sensibilité ! que de maux tu me fais souffrir !

HERMANN, *avec sentiment.*

Ne sortez pas encore... Votre émotion est trop forte...

D'ORLHEIM.

(*Il tourne ses regards de côté et d'autre, comme quelqu'un qui cherche s'il n'oublie rien ; mais il a l'air préoccupé.*)

Des affaires m'appellent.... Il est vrai.... Ma tête....

mes esprits sont troublés.... Mais on m'attend....

(*Il fait quelques pas, s'arrête, revient vers Hermann, se jète dans ses bras et lui dit d'une voix étouffée par les larmes :*)

Si l'on se faisait une idée de mes tourmens affreux.. .. vous-même, mon cher Hermann.... si vous saviez.... ce qu'il est tems enfin de vous apprendre....

(*A part.*) Qu'allais-je dire, ô ciel !

(*Il s'arrête effrayé du secret qui a pensé lui échapper ; il se recueille un moment, regarde autour de lui ; il va, revient, garde un instant le silence, s'approche d'Hermann, lui prend la main, la lui serre, et dit :*)

A ce soir, mon ami.... A ce soir.

(*Il sort, et laisse sur la table les papiers qu'il y a jetés.*)

SCÈNE IX.

HERMANN, *seul.*

C'est à présent que je dois rougir du jugement précipité que j'avais porté sur Ernest.... Voilà comme on est injuste, calomniateur et méchant avec les intentions les plus pures..:. Mais je réparerai tout.

(*Il s'approche de la table, et voit les papiers que d'Orlheim a laissés épars.*)

Ah !

Ah! ah! il a oublié ses papiers.... Peut-être il n'en a pas besoin; ils étaient là.... devant lui.... il les aurait pris....

Il ne rentrera que ce soir.... Délivrons mes pauvres prisonnières.... J'ai pour la première fois quelques consolations à donner à leur cœur.... Elles sauront au moins qu'elles peuvent estimer Ernest.

SCÈNE X.

HERMANN, LOUISE, PHILIPPE.

(Les deux domestiques se tenant sous le bras passent en dehors devant la porte du fond.

HERMANN.

Louise, faites moi le plaisir d'aller dire à Mathilde et à madame Amélie que M. d'Orlheim vient de sortir pour ne rentrer que ce soir, qu'elles peuvent descendre, et que j'ai bien des choses à leur communiquer.

LOUISE.

Nous y allons.

HERMANN.

Il suffit de vous seule.

PHILIPPE.

Et moi ? qu'est-ce que je deviendrai pendant ce tems-là ?

LOUISE.

C'est que nous faisons toutes nos commissions de moitié.

HERMANN.

Je ne m'étonne plus si une moitié reste à faire, et si l'autre est mal faite.... Allez y donc ensemble, puisqu'il faut que cela soit ainsi.

LOUISE.

Monsieur le Chapelain, il y a eu tout à l'heure un grand bruit dans ce salon ?

PHILIPPE.

On criait, on se disputait ?...

LOUISE.

Monsieur Ernest et son oncle ?....

HERMANN.

Vous écoutiez donc à la porte !

PHILIPPE.

Cela serait honnête !... Non, nous passions seulement de tems en tems sous les fenêtres.

LOUISE.

Et sans intention, certainement.

HERMANN.

Allez faire la commission que je vous donne; mais je vous préviens que s'il circule dans la maison un mot de ce qui s'est passé ici, un seul mot de ce qu'on y a dit....

PHILIPPE.

Eh, que pourrions nous répéter ?.....

LOUISE.

Oh, mon dieu! nous n'avons rien entendu.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

HERMANN, *seul.*

Ce cher Ernest !... était-il vraisemblable qu'avec une physionomie si douce, avec un extérieur si séduisant, on fut un malhonnête homme !... Il est vrai que cela se voit tous les jours.... Mais au risque de se tromper, ne vaut-il pas mieux faire grace aux méchans, qu'injure aux gens de bien ?

SCÈNE XII.

AMÉLIE, HERMANN, MATHILDE.

HERMANN, *voyant Mathilde entrer timidement.*

Venez, venez, j'ai de bonnes nouvelles à vous annonçer ;.... ne craignez rien, M. d'Orlheim est sorti, il ne rentrera que ce soir.

AMÉLIE.

Je vous l'ai dit, Mathilde, il ne dîne point ici.

MATHILDE, *à Hermann.*

Vous avez vu mon père.... et je l'ai vu aussi.... placée sur le haut de la tour, à travers les créneaux qui me dé-

robaient à ses yeux ; j'ai pu fixer les miens sur lui...mais de loin.... de bien loin !... Il vous embrassait tous, et moi.... j'étais forcée de me cacher.

HERMANN.

Votre situation est moins désespérée que je le croyais.

MATHILDE.

Comment cela ?

HERMANN.

On a prononcé votre nom devant M. d'Orlheim, et il a pardonné.

MATHILDE, *vivement.*

On a osé lui parler de moi ?... et quel cœur assez généreux ?...

HERMANN, *vivement.*

Celui d'Ernest.

MATHILDE, *avec joie et vivacité.*

Ernest, ma bonne amie, Ernest qui a parlé de moi à mon père.

AMÉLIE, *à Mathilde avec une sorte de sévérité.*

Et savez vous à quelle intention ?

HERMANN.

Pure, noble, généreuse.... Malgré l'ordre précis de M. d'Orlheim, de ne jamais parler de son épouse, et de Mathilde, malgré les périls attachés à la desobéissance, Ernest a prononcé devant lui le nom de sa bienfaitrice et celui de Mathilde, il a refusé l'héritage auquel seule elle a droit de prétendre ; il a réclamé pour elle le cœur, les bontés, la tendresse d'un père; et préférant le

courroux de son protecteur, l'abandon, la misère, au reproche éternel d'avoir dépouillé sa parente, il a fait le devoir d'un honnête homme, il s'est élevé au-dessus de nous, dont l'amitié timide avait moins à perdre, et devait plus oser.... Il mérite notre amitié, nos respects, notre reconnaissance, et voilà l'homme que nous avilissions.

MATHILDE.

Ah! que mon cœur est soulagé !... (*à Madame de Walsteim.*) Je vous l'ai toujours dit.

AMÉLIE.

Votre prévention pour Ernest....

MATHILDE.

Prévention.... parce que j'ai peine à supposer le mal.... Hélas! il est si doux de croire à la vertu.

HERMANN, *lui prenant la main qu'il serre avec affection.*

Chère Mathilde!

AMÉLIE.

Je n'ai pas besoin de haïr, et si vous étiez moins malheureuse...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, PHILIPPE.

(*Ils arrivent, pâles, défaits et respirans à peine.*)

HERMANN, *effrayé.*

QU'AVEZ vous donc?

AMELIE.

Quelle pâleur ?...

MATHILDE.

Louise !...

LOUISE.

Je n'en puis plns.....

PHILIPPE.

Je suis tremblant.

HERMANN.

Quelle raison ?...

PHILIPPE.

Tout à l'heure nous traversions le jardin....

LOUISE.

Tranquillement....

PHILIPPE.

Tout en jasant...

LOUISE.

A la petite porte. qui s'est trouvée ouverte....

PHILIPPE.

Et que j'avais bien fermée, j'en suis sûr....

LOUISE.

En dedans, presque sous les fenêtres de Mademoiselle, nous avons vu quatre hommes....

PHILIPPE.

Armés jusqu'aux dents, et des figures...

LOUISE.

A faire trembler...

PHILIPPE.

Une charmille nous cachait à leurs yeux....

LOUISE.

Heureusement. Ils ont dit des choses terrribles ; c'est un complot affreux...

PHILIPPE.

Cette Fenêtre-ci fera notre affaire, disait l'un....

LOUISE.

Elle n'est pas haute, et le balcon nous sera utile, répondait l'autre....

PHILIPPE.

Avec une échelle de corde, ajoutait celui-ci....

LOUISE.

J'en ai une, répliquait celui-là.... nous serons nombreux....

PHILIPPE.

Tous bien armés....

LOUISE.

Des épées....

PHILIPPE.

Des pistolets. ..

LOUISE.

Au mot de pistolets....

PHILIPPE.

A celui d'épées....

LOUISE,

Moi qui ai une peur des armes à feu....

PHILIPPE.

Et moi qui ne les aime pas...

LOUISE.

J'ai dit à Philippe.... allons nous en...

PHILIPPE.

Et de courir.....

LOUISE.

De détaller...

PHILIPPE.

Sans dire un mot....

LOUISE.

Sans nous retourner....

PHILIPPE.

Nous vous cherchions.

LOUISE.

Nous vous trouvons....

TOUS DEUX.

Et nous voilà.

HERMANN.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PHILIPPE.

Cela signifie que ce sont des voleurs.

AMÉLIE.

Et que viendraient-ils chercher dans le pavillon isolé que nous habitons ?

MATHILDE, *tombant sur un fauteuil.*

Tout mon sang est glacé.

HERMANN.

Pourquoi vous allarmer ? quelle que soit l'intention de ces malheureux, leur complot n'est plus à craindre puisqu'il est découvert.

AMÉLIE.

Il faut rassembler tous les gens de la maison, parcourir le jardin, les alentours, visiter le château...

HERMANN.

J'y vais....

AMÉLIE.

Je vous suis.

MATHILDE, *essayant de se lever.*

L'émotion qu'ils m'ont fait éprouver est si forte.....

HERMANN.

Restez, Mathilde...

AMÉLIE.

Nous vous rejoignons à l'instant....

LOUISE.

Je vais vous conduire.

PHILIPPE.

Commençons par rassembler tout notre monde, quand nous serons une vingtaine....

LOUISE.

Nous pourrons peut-être bien nous défendre contre quatre hommes, soyez tranquille....

PHILIPPE.

Et rassurée...

LOUISE.

Comme nous.

TOUS DEUX.

Comme nous.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

MATHILDE, *seule et assise.*

Je rougis de ma faiblesse... Hélas! si jeune encore et de si longs chagrins!... Ils ont épuisé mon courage... mais... je ne me trompe point... mon père était ici ce matin... Ici... je respire le même air qu'il a respiré... je suis peut-être sur le siège qu'il occupait, c'est peut-être ici qu'Ernest lui a parlé de moi... Ernest!....(*Elle se lève.*) Ah! ces idées adoucissent cette oppression douloureuse que je sens toujours là... et que ne peuvent alléger mes larmes trop amères... O mon père, écoutez Ernest! ouvrez-moi vos bras... ne repoussez plus votre fille....

elle vous aime, elle vous respecte... un seul regard de vous, un mot de votre bouche, un seul mot caressant et tous mes maux sont oubliés !

(En parcourant le Théâtre, elle se trouve devant la porte du fond qui rete toujours ouverte, et laisse appercevoir le jardin.)

Mais quelqu'un vient ici... Serait-ce déjà?... grand Dieu !... ne me tromperais-je point..., juste Dieu!... Oui, c'est-lui... c'est mon père!... par où sortir !... point d'issue... impossible.

(Elle marche égarée, vacillante, se tordant les bras, et avec les marques du désespoir.)

Où me cacher? où fuir ?... malheureuse! tu es perdue! O terre ! cache moi dans ton sein ! terre ! dérobe une infortunée aux regards, au courroux, à la malédiction d'un père !

(Elle est tombée à genoux vers un des côtés du Théâtre, et tournée tant-soit-peu vers la porte d'entrée.)

SCÈNE XV.

D'ORLHEIM, MATHILDE, *un domestique qui suit* D'ORLHEIM.

D'ORLHEIM, *au fond du Théâtre et avant d'avoir passé le seuil de la porte.*

(Il parle au domestique.) J'ÉTAIS préoccupé, vous dis-je, j'ai oublié de les prendre...

(*Il s'avance en parlant.*) Je dois les avoir laissés dans ce salon.... sur ce bureau... les voilà... j'en étais sûr...
(*Il apperçoit Marthilde.*)

(*Avec un cri terrible.*) Ciel ! que vois-je ! c'est elle !

MATHILDE.

(*A genoux, les mains jointes et les bras étendus vers son père.*) Grace ! grace ! mon père... ayez pitié de moi... (*Sa voix s'éteint, ses forces l'abandonnent, elle tombe évanouie, le visage contre terre.*

D'ORLHEIM.

(*Il s'élance vers elle, la soulève, la tient dans ses bras, la presse contre son sein, les yeux au ciel, soupire, place Mathilde sur un fauteuil et dit d'une voix étouffée par les larmes, au domestique.*) Courez.. courez... appeller du secours... appellez du secours... (*Le domestique sort précipitamment, d'Orlheim regarde Mathilde.*) Tout les traits de sa mère ? . . . . . le même son de voix... (*Il lui saisit la main, la presse contre son cœur, la rejète, s'éloigne d'elle, y revient, laisse échapper un sanglot, lui reprend la main, et dit, en la regardant encore.*)

(*Avec attendrissement.*) Tous les traits de sa mère !... Tous !... tous !... (*Il se précipite, l'embrasse avec transport, revient à lui, s'arrache d'auprès d'elle, et dit d'une voix étouffée, mais avec force.*) Si je la revois, je n'échapperai pas à ma faiblesse... Non, je saurai me défendre et d'elle et de moi-même.

SCÈNE XVI.

AMÉLIE, HERMANN, BLOUME, LOUISE, PHILIPPE.

ERNEST, *dans le fond du Théâtre.* D'ORLHEIM, MATHILDE, *sur le devant de la scène, Mathilde toujours évanouie.*

HERMANN.

Nous n'avons rien trouvé...

AMÉLIE.

Ils auront fui sans doute...

(*Ils apperçoivent d'Orlheim et Mathilde.*)

TOUS, *avec un cri.*

Juste ciel!

HERMANN, *courant à d'Orlheim.*

Vous voilà?

(*Amélie vole vers Mathilde, d'Orlheim s'approche d'Ernest, de Bloume et d'Hermann, il leur montre Mathilde, et paraît leur dire de la secourir, Louise et Philippe s'empressent autour d'elle.*)

D'ORLHEIM, *montrant les papiers qu'il a repris sur la table.*

Troublé... préoccupé... Je les avais oubliés... (*Ernest est auprès de Mathilde, pâle, défait, et empressé à la secourir; d'Orlheim prêt à sortir, s'arrête, regarde sa fille, fait un geste de désespoir, et après un moment de silence et d'immobilité, il met précipitamment dans sa poche les papiers qu'il tenait à la main, et dit d'une

voix éteinte.) Hermann... et vous M. Bloume... suivez-moi.

(*Il sort à grands pas.*)

SCÈNE XVII.

Tous les Acteurs précédens, *excepté d'Orlheim, Bloume et Philippe.*

ERNEST.

Evènement affreux !

HERMANN.

Quelle en sera la suite !

AMÉLIE.

Chère Mathilde !

MATHILDE, *ouvrant les yeux et d'une voix éteinte.*

Où suis-je ?

AMÉLIE.

Auprès de votre Amélie, au milieu de tous ceux qui vous aiment.

ERNEST.

Oui, vos amis, belle Mathilde ! vos amis tous prêts à se sacrifier pour vous.

MATHILDE, *regardant autour d'elle.*

Où est-il ?... Qu'est-il devenu ? il était là... il a serré ma main...

AMÉLIE.

Armez-vous de courage et sachons supporter notre sort.

MATHILDE, *allarmée.*

Il a donc prononcé mon arrêt ?

ERNEST, *de même.*

Non, non, mon oncle n'a rien dit... il gémissait, il vous a regardé...

LOUISE.

Des larmes s'échappaient à travers ses paupières...

ERNEST.

Non, il ne vous a pas condamnée.

MATHILDE, *regardant Ernest et lui tendant une main qu'il baise avec transport.*

C'est vous, Ernest!... ah! je vous dois beaucoup... *à ceux qui l'environnent.*) J'ai entendu sa voix... sa voix si chère!... Mais je n'avais nulle idée... je crois pourtant qu'il m'a pressée... pressée contre son sein.

AMÉLIE.

Ah! si cela était...

PHILIPPE et LOUISE, *vivement.*

Cela doit être.

ERNEST, *vivement.*

Cela est, j'en suis sûr.

SCÈNE XVIII.

LES PRECEDENS, HERMANN *arrive lentement et d'un air consterné.*

LOUISE.

Voilà M. Hermann.... ah! bon dieu! comme il est pâle.... Philippe.... qu'avez vous donc? M. Hermann?

HERMANN, *tristement.*

Pourrai-je vous le dire?... J'apporte un ordre... un ordre affreux....

ERNEST.

De quel part ?

HERMANN.

De M. d'Orlheim....

AMÉLIE.

Quel est-il ?

MATHILDE.

Je frémis.

HERMANN.

Avant la fin du jour.... il faut que Mademoiselle...

ERNEST.

Achevez....

HERMANN.

Sorte à jamais de ce château.... l'ordre est irrévocable.

(*Tout le monde reste anéanti et garde le plus profond silence.*

ERNEST, *sortant le premier de l'état de stupeur où tout le monde est resté plongé.*

(*avec explosion.*) Non, l'on ne commettra pas cette injustice horrible.... non, l'on n'immolera pas cette intéressante victime, ou je serai frappé du même coup; je vole où mon devoir m'appelle.

MATHILDE.

Arrêtez....

HERMANN, *le premier mot au même tems que Mathilde.*

Arrêtez... vous ne la sauvez point.... vous vous perdez vous même.

ERNEST, *avec la plus grande chaleur.*

Eh! que me fait ma ruine, quand je vois consommer celle de l'innocence; honneur, repos, bonheur, je perds tout si Mathilde est perdue. Je dois sauve Mathilde, ou périr avec elle. (*Il sort.*)

MATHILDE.

Il ajoute à mon infortune.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Ernest.*

HERMANN, *de l'air le plus attendri.*

Que dirai-je à M. d'Orlheim.

MATHILDE.

(*d'une voix baignée de larmes.*)

Que je vais obéir....

(*Elle tombe à genoux, les bras levés vers le ciel.*)

Grand Dieu! sois mon appui, mon refuge et n'abandonne pas ta malheureuse et faible créature....

(*Elle se lève et s'appuye sur le bras d'Amélie.*)

Allons.... je n'ai plus, mon amie, que quelques momens à vous voir....

AMÉLIE, *vivement.*

Moi ? vous quitter ? jamais chère Mathilde ! je subirai ton sort. Le peu que j'ai, nous le partagerons. Le malheur n'existe pas pour quiconque a du courage ; il n'y a point de pauvreté pour qui ne craint pas le travail et la peine.

MATHILDE.

Elle embrasse Amélie, se retourne vers Hermann à qui elle tend la main et lui dit à travers des sanglots...

Adieu.... ne m'oubliez jamais.... vous serez toujours présent à ma pensée.

Elle se retourne vers les domestiques qui l'environnent en pleurant.

Parlez quelquefois de Mathilde.... avec eux.... eux chez qui j'ai trouvé le respect pour le malheur, l'amitié désintéressée, et la compassion qui ne fait pas rougir.... (*Elle leur tend les deux mains qu'ils baisent avec transport et baignent de leurs larmes.*

Adieu.... je suis chassée.... chassée de la maison de mon père.... je vais vivre et languir loin de vous... mais je vous aimerai toujours.

HERMANN, *vivement.*

Ici près est une petite ferme où vous serez parfaitement accueillie. Je ferai mes efforts pour aller vous y voir avant la fin du jour, et nous travaillerons demain à vous procurer un azile plus convenable... (*avec énergie.*) Ne vous laissez point abattre... voici le moment du courage. Songez que pour braver les coups du sort, il vous reste...

MATHILDE.

Votre amitié, mon innocence, le ciel... et mon amie.

Elle se jète dans les bras d'Amélie qui l'entraîne et sort avec elle par cette porte dont la clef est restée entre ses mains. Tout le monde les suit en pleurant et se sépare d'elles avec les marques du plus profond attendrissement

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

WODMAR, *seul.*

Que viens-je d'apprendre ? Mathilde chassée des lieux qui l'ont vu naître.... et chassée par son père !.... Il ne me reste donc plus d'autre parti que celui qui répugna toujours à ma délicatesse... Mais on le veut... Eh bien, notre destin s'accomplira.

SCÈNE II.

WODMAR, CHARLES, *vêtu en postillon, et le fouet à la main.*

WODMAR.

Ah, Charles, te voilà ! mais pourquoi cet habit ? est-ce toi qui serais chargé d'accompagner Mathilde?

CHARLES, *d'un air triste.*

Hélas ! c'est peut-être le dernier service que je lui rendrai.

WODMAR.

Quoi ? dès ce soir même, Mathilde va partir ?

CHARLES.

Madame Amélie l'accompagne. Elles font leur prépa-

ratifs.... Louise, Philippe et moi, nous les avons aidées. La pauvre Mathilde baignait de ses larmes le peu d'effets qu'elle emporte avec elle. Madame de Walstein, indignée, voulait qu'elle abandonnât tout ; mais notre jeune maîtresse a prétendu que ce serait une injure pour son père, et que, malgré sa rigueur, elle lui devait jusqu'au dernier soupir, respect, amour et soumission.

WODMAR.

Eh bien, Charles, c'est à présent sur-tout que j'ai besoin de ton zèle, de tes secours et du courage dont tu m'as déjà donné des preuves.

CHARLES.

Du courage... je crois que je n'en ai plus. A mesure que le moment approche, mon courage diminue. C'était moi qui vous en donnais ce matin, à présent j'ai besoin que vous me rendiez celui que j'ai perdu. (*En mettant la main sur son cœur.*) Il y a là quelque chose qui me dit... que notre projet est un crime, et des crimes je n'en ai jamais commis, je n'ai pas envie de commencer à mon âge.

WODMAR.

Quoi? tu m'abandonnerais?

CHARLES.

Mais songez donc!... Ravir une fille...

WODMAR, *vivement.*

A qui? ce n'est pas à son père... Mathilde n'en a plus... son père l'a chassé...

CHARLES.

Oh, oui, chassée et bien cruellement!

WODMAR, *avec chaleur.*

Elle est à jamais procrite, abandonnée, déshéritée...

CHARLES.

Un enfant si aimable !

WODMAR.

La misère, l'humiliation, voilà désormais tout son partage... et tu souffrirais qu'elle tombât dans cet état affreux !

CHARLES.

Moi qui donnerais ma vie pour elle !

WODMAR, *toujours avec chaleur.*

Qu'est-ce que je veux ; son bonheur. Quel est mon projet ? de l'arracher à des calamités inévitables. A quoi tend cette démarche qui te fait trembler ? à lui donner mon cœur, ma main, à lui assurer ma fortune, à lu rendre la place qu'elle doit occuper dans le monde ?

CHARLES.

Tout cela est vrai.

WODMAR.

Charles ! Charles sois homme ? sois compatissant! sois généreux, sauve une innocente victime !

CHARLES.

Allons.... je ferai tout pour Mathilde... Mais vous en répondez, il y va de votre honneur, de votre probité... Je suis un homme simple, il est aisé de me tromper... Mais si vous m'abusiez, si vous me faisiez commettre une mauvaise action... ma vie d'abord n'est rien pour moi, si je ne suis plus en paix avec ma conscience. Plutôt mourir cent fois que d'avoir à rougir de moi-même.

WODMAR.

Calme-toi. Compte sur mon cœur autant que sur le tien...

CHARLES.

Disposez de moi.

WODMAR.

Vous allez partir... mes gens et moi nous vous attendrons dans le petit bois, à une portée de fusil du château. Quand la voiture passera, nous suivrons de loin, et lorsque l'instant et le lieu paraîtront favorables...

CHARLES.

Le moins d'éclat possible... Songez à la pauvre Mathilde, épargnez lui le plus léger effroi.

WODMAR.

Sois tranquille... quelqu'un vient... je dois éviter tous les yeux, ne m'abandonne pas, ranime ton courage... C'est au nom de Mathilde que Wodmar t'en conjure.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CHARLES, *seul.*

D'où vient donc que mon cœur palpite ?... d'où vient que j'éprouve un mal-aise... qui m'ôte la force et brouille toutes mes idées ?...

SCÈNE IV.

CHARLES, AMÉLIE, *qui sort de chez Mathilde.*

AMÉLIE.

Pourriez-vous me dire, Charles, si M. Hermann est revenu ?

CHARLES.

Je ne le crois pas, Madame. Il n'a pas voulu quitter M. Ernest.

AMÉLIE.

Est-ce qu'effectivement Ernest est allé trouver son oncle à ce château voisin, où il devait dîner ?

CHARLES.

Rien n'a pu l'en détourner. M. Hermann s'est obstiné à le suivre.... et m'a chargé de vous prier instamment de ne pas vous mettre en route avant son retour.

AMÉLIE.

Nous l'attendrons.

CHARLES.

Le voilà, Madame, le voilà.

SCÈNE V.

AMELIE, HERMANN, CHARLES.

AMÉLIE.

Ah! M. Hermann! nous désespérions de vous voir avant notre départ.

HERMANN.

Il m'a été impossible de revenir plus tôt....

AMÉLIE.

Rien n'est changé pour nous ?

HERMANN.

Rien, et c'est bien sans espoir que je n'ai pas voulu me séparer d'Ernest; mais je craignais sa fougue, son impétuosité. Il courait sur les pas de son oncle, et j'appréhendais qu'une explication entre eux ne perdît le

jeune homme sans sauver l'infortunée dont il voulait embrasser la défense. Nous arrivons au château, sans doute M. d'Orlheim avait tout prévu. Son neveu demande à lui parler ; il est refusé ; Ernest insiste, peine inutile. Notre jeune ami n'écoute que l'effervescence naturelle à son âge. Des domestiques s'opposent à son passage ; il entreprend de les forcer. M. d'Orlheim paraît. Éloignez-vous, dit-il à son neveu, respectez mon repos, ma volonté, mes malheurs. Retirez-vous, je vous l'ordonne, ou vous me ferez croire que votre intention est de perdre sans retour celle que vous voudriez avoir l'air de sauver.... Ernest, pâle, défiguré, tombe entre mes bras. M. d'Orlheim s'éloigne ; les domestiques le suivent ; nous restons seuls, et j'entraîne avec moi le malheureux Ernest, dont les gémissemens, les cris, le désespoir ont déchiré mon cœur.

CHARLES, *à part.*

Allons, me voilà plus déterminé que jamais. Je ne ferai qu'une bonne action.

AMÉLIE.

Ce n'est donc pas seulement pour sa fille que d'Orlheim est cruel !

CHARLES, *avec chaleur.*

Oui, cruel, inhumain, c'est le mot.

HERMANN.

Ah ? ce qu'il souffre intérieurement n'annonce pas la cruauté ; espérons tous du tems et des vertus de Mathilde... Partez... Charles va vous accompagner, et demain.... Ciel ! c'est M. d'Orlheim !...

AMÉLIE.

Ah ! pourquoi ne puis-je l'éviter !

SCÈNE VI.

D'ORLHEIM, HERMANN, AMÉLIE CHARLES.

D'ORLHEIM, *à Hermann.*

Si mon neveu est de retour, allez lui dire de ma part, qu'au nom de son amitié pour moi et de ma tendresse pour lui, je le prie de ne pas chercher à me voir aujourd'hui.... demain je l'entendrai.

(*Hermann sort.*)

(*Il se tourne vers Amélie, qui fait un pas pour se retirer.*)

Ne sortez pas, Madame.... je désirerais vous parler un moment.... On vient de m'informer que vous allez partir ?...

AMÉLIE.

Oui, Monsieur, je ne quitterai pas la fille de mon amie. J'ai vécu pour l'aimer, pour la consoler dans ses peines; et jusqu'a mon dernier soupir, je partagerai son malheur; je noublierai jamais que veuve, sans parens, et réduite à l'indigence, vous avez accueilli mon infortune.... Vos bienfaits me seront toujours présens... mais d'après votre froideur à mon égard, j'ose vous protester que, depuis longtems, je les aurais refusés, si les chagrins de mon amie, si la jeunesse de sa fille, et l'avenir affreux dont elle était menacée, en m'imposant la nécessité de vivre auprès d'elle, ne m'en avaient fait une d'accepter vos secours.

D'ORLHEIM, *avec un sentiment d'amertume qu'il s'efforce en vain de dissimuler.*

Ah! Madame de Walstein... pourquoi cette fierté que je ne puis blâmer; pourquoi cette délicatesse et ces sentimens si noblesse sont ils démentis?

AMÉLIE

Que voulez-vous dire ?

D'ORLHEIM, *prêt à s'échapper, et se contenant.*

Rien.

AMÉLIE, *vivement.*

Expliquez vous, Monsieur, depuis assez longtems, peut-être, d'odieux soupçons outragent ma conduite.... j'ignore ce que vous avez à me reprocher.... Parlez.

D'ORLHEIM, *avec amertume.*

J'en dirais trop.

AMÉLIE.

N'importe, quel témoin dépose contre moi ?

D'ORLHEIM.

Votre conscience... C'est elle qui me venge.

AMELIE.

O Mathilde ! Mathilde ! c'est pour toi que je dois souffrir.

D'ORLHEIM.

C'est la première fois qn'il m'échappe un reproche.... Le mal est sans remède, et jamais je n'aurais dû me plaindre.... On ne peut pas toujours se maîtriser....

(*A Hermann qui était sorti d'après l'ordre que lui avait donné M. d'Orlheim en entrant sur la scène, et qui revient à ce moment. Charles est toujours au fond du Théâtre.*

M. Hermann, approchez.... voila le centrat qui vous

assure, Madame, à vous, à la fille de votre amie, la possession de cette terre que vous avez habitée dix ans. Vous trouverez dans ce porte-feuille ce qui peut, dans tous les tems, vous procurer à toutes deux une existence honorable.... Mais... que je vive ou que je meure....

(*En appuyant.*)

Vous savez trop.... vous devez plus que personne être certaine, que jamais le jeune Wodmar ne doit prétendre à la main de celle que vous accompagnez.

AMÉLIE.

Je sais cela ?... moi ?

D'ORLHEIM, *en la regardant fixément.*

Vous.

AMÉLIE.

Chaque mot me confond.

D'ORLHEIM.

Je le crois.... Charles, est-ce que vous alliez partir seul ?

CHARLES.

Oui, Monsieur.

D'ORLHEIM.

Et comment ?

HERMANN.

Un équipage est préparé, et nous n'attendions...

D'ORLHEIM, *vivement et avec force.*

Que tous mes gens montent à cheval, qu'ils soient armés, que l'on escorte la voiture...:

CHARLES, *à part.*

Voilà tous nos projets détruits.

D'ORLHEIM.

Je n'ai point oublié ce qu'en partant ma dit cet auda-

cieux Wodmar. A son âge, et du caractère dont je le connais, on est capable de tout. (*à madame de Walstein*). Le château que vous habiterez, peuplé d'un nombreux domestique, vous mettra sans peine à l'abri de toute entreprise... D'ailleurs, c'est à moi d'y pourvoir.... Eh bien Charles ? qu'attendez vous donc ?

CHARLES.

(*Haut.*) (*à part en s'en allant.*)

J'y vais... Un seul moyen nous reste, sachons en profiter. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Charles.*

D'ORLHEIM, *d'une voix entrecoupée et les yeux baissés.*

Si jamais on a besoin de mes conseils, de mon secours, de ma protection.... on me trouvera toujours. (*avec un sentiment profond.*) L'honneur a des loix.... souvent cruelles..., (*avec un grand soupir.*) mais l'humanité ne doit point oublier ses devoirs.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Est-ce par votre ordre, Monsieur, que votre neveu, que M. Ernest s'éloigne aujourd'hui du château ?

D'ORLHEIM.

Comment ?

PHILIPPE.

Son cheval, chargé d'un léger porte-manteau, est tout prêt, et l'attend à la porte du parc.

D'ORLHEIM.

Où va-t-il donc?

PHILIPPE.

Je l'ignore; mais il est actuellement chez lui, sa porte est entr'ouverte.... Je l'ai vu; il écrit; il pleure, et votre nom sort à chaque instant de sa bouche....

D'ORLHEIM.

Hermann, Philippe, courez vers lui, amenez-le ici à l'instant.... Je veux le voir.... (*A Madame de Walstein.*) Suivez-les, je vous en conjure; amenez-moi Ernest.

SCÈNE IX.

D'ORLHEIM, *seul.*

JEUNE insensé! que veut-il? que va-t-il faire? il voudrait me quitter, moi, son ami, son père!... Et puis-je le blâmer?... Le monde est-il instruit des raisons qui me font agir. Les hommes connaissent-ils et ma honte et mon désespoir?... ils accuseront Ernest des peines de Mathilde. Ernest n'est point coupable, Ernest ne veut point rougir.... C'est à moi de tout perdre, moi que le ciel a condamné sans doute à ne rencontrer que le malheur dans ces affections si douces, où tout ce qui respire cherche et trouve la félicité.

SCÈNE XI.

D'ORLHEIM, ERNEST, AMÉLIE, HERMANN.

HERMANN.

Philippe ne vous a point trompé.... Votre neveu partait. Une lettre qu'il vous adressait devait vous instruire de ses motifs. Au nom de sa tendresse et du respect qu'il vous doit, je viens de l'engager à vous les énoncer lui-même.... Le voici.

D'ORLHEIM.

Il est donc vrai que vous me quittez ?... vous! vous, Ernest ?

ERNEST, *voulant se jeter à ses pieds.*

O mon père!... L'honneur et mon devoir....

D'ORLHEIM, *avec bonté, et le relevant.*

L'honneur et votre devoir n'exigent point que vous m'abandonniez....

ERNEST.

Mathilde.... va partir ?...

D'ORLHEIM, *les yeux baissés, et d'une voix éteinte.*

Il le faut.

ERNEST.

C'est vous qui l'ordonnez?...

D'ORLHEIM, *avec un soupir qu'il veut étouffer.*

Il le faut.

ERNEST.

C'est ordonner aussi qu'Ernest s'éloigne pour jamais.

Votre cœur est trop juste pour ne pas sentir que je le dois.

D'ORLHEIM, *le regardant fixément, et lui parlant avec douceur.*

Vous espérez sans doute que mes soins vous suivront dans l'exil que vous vous imposez ?

ERNEST.

Je n'y dois plus prétendre.

D'ORLHEIM.

Quelles ressources vous restent ?

ERNEST.

Une seule.... Faire servir à mon existence l'heureuse éducation que je ne dois qu'à vos bienfaits, vivre pour vous aimer, et mourir en vous bénissant : voilà tout mon espoir.

D'ORLHEIM, *avec sensibilité.*

Et l'avenir fortuné que je te préparais ?...

ERNEST, *avec noblesse et fermeté.*

Je ne m'enrichirai jamais de la dépouille du malheureux. L'instant où votre fille désespérée quitte forcément la maison de son père est l'instant où doit s'en bannir celui qu'on pourrait accuser d'avoir tramé sa perte.

D'ORLHEIM.

Tu es un honnête homme, et ton cœur a rempli mon attente. Loin de te perdre dans mon esprit, ta conduite aujourd'hui ne fait qu'ajouter à l'estime que m'avait inspiré ton caractère, et je t'en aime davantage ; mais malgré tes résolutions, rien que la mort ne peut nous séparer.... (*Avec la plus grande sensibilité, et ne retenant plus ses larmes.*) Tu fermeras mes yeux, tu pleureras sur ma cendre, et ma mémoire vivra éternellement dans

ton cœur. Au nom des pleurs que tu me vois répandre; jure-moi de ne point abandonner un vieillard à qui toi seul reste dans l'univers.... Ernest! mon cher Ernest, prends pitié de ton père....

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, *que l'on ne voit point encore.*

LOUISE, *que l'on ne voit point.*

Au secours! au secours!

D'ORLHEIM.

Qu'est-ce que j'entends ?

LOUISE, *que l'on ne voit point.*

Mathilde! Mathilde! au secours!

AMÉLIE, *effrayée.*

On a nommé Mathilde....

PHILIPPE, *accourant, suivi de plusieurs autres domestiques.*

Des cris partent de ce pavillon.... C'est la voix de Louise.

ERNEST et D'ORLHEIM, *ensemble.*

Il faut connaître.....

HERMANN.

Allons.

LOUISE.

(*En entrant ses genoux fléchissent ; elle tombe dans les bras de ceux qui l'entourent ; elle est pâle, échevelée, sa voix est éteinte.*)

Secourez - moi. . . . secourez - nous. . . .

D'ORLHEIM.

Qu'avez-vous donc ?

AMÉLIE, HERMANN, ERNEST *à la fois.*

Parlez....

LOUISE.

Mathilde.... des scélérats.... M. de Wodmar....

D'ORLHEIM.

Ahevez Hermann... Eh bien ?... Wodmar ?

LOUISE.

Je l'ai reconnu... Mathilde et moi... Nous étions seules... La fenêtre est brisée... des hommes se précipitent... Wodmar est à leur tête...ils entraînent Mathilde... Matilde a disparu.

TOUS.

Juste Dieu... courons tous.

D'ORLHEIM, *avec une explosion terrible.*

Ernest ! c'est en toi que j'espère,.. Rends-moi ma fille.. rends-moi Mathilde... (*Se reprenant.*) Armez-vous... courons tous... Suis-je assez malheureux.

(*Ils sortent tous en desordre et avec les marques de la plus vive affliction.*)

(*La toile se baisse.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

HERMANN, D'ORLHEIM, ERNEST, MATHILDE, AMÉLIE, LOUISE, PHILIPPE, *deux domestiques.*

(*Au lever du rideau et dans le même salon où se sont passés les actes précédens, on voit la famille rassemblée. Mathilde qu'on vient d'arracher aux mains de ses ravisseurs, est assise dans un fauteuil, elle est pâle, échevelée, ses yeux se tournent avec crainte, avec inquiétude vers son père, son attitude est suppliante, son geste et ses regards implorent la pitié. Amélie est auprès d'elle et l'accable de caresses, Louise à genoux devant Mathilde lui tient une main qu'elle baise avec tendresse. Philippe debout à côté d'Amélie, a l'air de la joie en regardant Mathilde, et de l'inquiétude en regardant d'Orlheim. Hermann est auprès de d'Orlheim, et lorsqu'il s'apperçoit que celui-ci regarde sa fille, il cherche sans affectation à le conduire auprès d'elle. Ernest, placé entre son oncle et sa cousine s'efforce, mais avec adresse, de la lui faire appercevoir. D'Orlheim, à la dérobée, jète les yeux sur sa fille. Il paraît même quelquefois vouloir faire un pas vers elle, mais il s'arrête, détourne ses regards, et continue de parler aux autres. Il fait nuit. Quelques bougies sont sur la table, et,*

dans le fond du Théâtre, des domestiques encore armés, et qui portent des flambeaux.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANN, *à d'Orlheim.*

Vous étiez en danger, et je n'ai pu le partager avec vous !

D'ORLHEIM, *montrant Ernest.*

Voilà celui qui nous a tous sauvés, c'est lui qui a terrassé Wodmar, cet audacieux Wodmar que je cherchais toujours, qui semblait m'éviter pour ne s'attacher qu'à mon neveu... A mon ami. (*regardant Matilde avec intérêt et parlant à Ernest*) Brave jeune homme ! tu ne sais pas combien je te suis redevable.

(*Il s'arrête, craignant d'en avoir trop dit.*)

ERNEST.

J'ai fait mon devoir... rien que mon devoir... (*Il se retourne vers Mathilde, avec le plus tendre intérêt.*) Êtes-vous un peu remise de l'effroi qu'un tel événement ?...

MATHILDE, *regardant tout-à-tour Ernest et son père, mais celui-ci toujours avec timidité et dans une attitude suppliante.*

Vous devinez sans peine... quelle impression mon cœur doit conserver encore... Mais le sentiment de ce que je vous dois... Mais la reconnaissance adoucit au moins tout ce que ma situation a de pénible...

(*Elle apperçoit la main d'Ernest, enveloppée d'un mouchoir sanglant.*)

(*Avec effroi.*) Qu'est-ce que cela ?.. du sang.. Vouz êtes blessé.

D' O R L H E I M, *vivement.*

Blessé ?...

E R N E S T.

Ce n'est rien... rien du tout...

D' O R L H E I M.

Mais il faudra au moins...

E R N E S T.

Effleuré simplement... cela ne vaut pas la peine...

MATHILDE, *prenant la main blessée d'Ernest, avec l'accent le plus doux, le plus tendre.*

Blessé pour moi!

E R N E S T, *à demi bas pour n'être pas entendu de d'Orlheim.*

Ah ! ma vie!....(*Avec la plus grande chaleur.*) Et que vous soyez heureuse !

D' O R L H E I M.

L'insolent Wodurar et ses lâches complices ?..

P H I L I P P E.

On les a séparés, mes camarades tous bien armés, sont auprès d'eux et les surveillent.

D'O R L H E I M.

Le jour ne tardera pas à paraître... Hermann, vous vous rendrez à la ville voisine... Je m'en rapporte à vous de tout ce qu'il faudra faire contre de vils ravisseurs. Mais je ne vois point Charles ?... Quand nous avons rejoints ces scélérats, il me semble l'avoir vu se tenir à l'écart ?...

P H I L I P P E.

Il a reculé de quelques pas, c'est vrai... peut-être avait il peur. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du courage... Mais l'action une fois échauffée... Oh ! il faut lui

rendre justice... le cœur est revenu et il s'est battu comme un lion...

D'ORLHEIM, *regarde Mathilde avec l'air de l'intérêt, de l'attendrissement. Il s'en approche, va pour lui prendre la main, s'arrête, soupire, et après un silence, il s'approche de Madame de Walstein, et lui dit avec sensibilité.*

Madame de Walstein... remontez à votre appartement... avec... votre jeune amie.. (*Avec sensibilité.*) Je vous la recommande... Ayez soin... (*Avec le plus vif intérêt.*) Ayez grand soin d'elle, je vous en conjure... (*Il cherche à se surmonter et continue d'une voix éteinte, mais toujours avec sensibilité et sans lever les yeux sur Mathilde et Madame de Walstein.*) Quoiqu'il arrive... et quelque distance qui nous sépare... Croyez... que je m'intéresserai toujours à votre sort... autant qu'à son bonheur... Allez.

MATHILDE, *douloureusement et suivie de tous les acteurs qui ont l'air consterné.*

Mon sort n'est point changé !

SCÈNE II.

D'ORLHEIM, *seul s'appuyant sur un fauteuil, et après un moment de silence.*

CRUELS et trop profonds ressentimens d'un amour outragé, vous opposerez-vous toujours à ma félicité!... Où vais-je ? ou suis-je ? où porter mon trouble ? le désordre de mes idées et les combats qui déchirent mon cœur.....

SCÈNE III.

D'ORLHEIM.

(*A Charles qui paraît au fond du Théâtre, pâle, défiguré et ses habits en désordre.*)

Que voulez-vous ? laissez-moi....

CHARLES.

Monsieur.... je vous supplie de m'écouter un moment... je viens vous demander...

D'ORLHEIM.

Quoi ? que puis-je ? que faut-il ?

CHARLES.

Me punir.... je le mérite, j'ai commis un crime.... je vous ai trahi.

D'ORLHEIM.

Vous ?

CHARLES.

C'est moi qui ai facilité à M. de Wodmar le moyen de s'introduire ici, moi qui lui ai livré la clef du parc, et sans moi jamais il n'eût tenté....

D'ORLHEIM.

Vous malheureux ! et quel motif a pu vous porter à une action si noire ?

CHARLES.

Je croyais que vous haïssiez votre fille.... je voyais que vous l'abandonniez, qu'un autre aurait son héritage...... Vous la chassiez de chez vous ; elle était sans appui, sans secours, et j'espérais que M. de Wodmar réparerait tout le mal dont vous étiez la cause.... Ce que vous avez fait cette nuit, m'a prouvé que je m'étais trompé ; j'ai fait

un crime, persuadé que je faisais une bonne action ; je n'en suis pas moins coupable, et je viens me soumettre à la peine qui m'est due.

D'ORLHEIM, *après un moment d'agitation et de silence.*

Puisque c'est par amitié, par intérêt pour Mathilde que vous avez agi.... Retirez-vous.... je vous pardonne.

CHARLES.

Vous me pardonnez !... Ah ! Monsieur !... à présent que vous avez fait grace à notre bonne et aimable maîtresse, à votre chère fille.... A présent que vous êtes un bon père, je donnerais ma vie pour vous, nous la donnerions tous.... Ah ! Monsieur ! il ne vous manquait que cela.

D'ORLHEIM, *avec le plus grand trouble.*

Allez, vous dis-je... et laissez moi.

(*Charles sort plein de joie, et en baisant à plusieurs reprises la main de d'Orlheim.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

QUEL empire elle exerce sur tout ce qui m'environne ! elle a su gagner tous les cœurs ! Le mien serait-il le seul ?.... Hélas ! sa mère fut coupable... mais elle est innocente, mais elle se croit ma fille ; et malgré mes rigueurs, sa tendresse pour moi, son respect, sa douce patience se sont ils jamais démentis ! sa jeunesse, tant de vertus, son malheur même ne doivent-ils pas me la rendre intéressante et respectable... D'Orlheim, cesse de

haïr.. La haine est un tourment affreux.... D'Orlheim, adopte cet enfant dont tu es aimé, et que tu ne saurais voir d'un œil indifférent. . . . Aux défauts des droits du sang, obtiens tous ceux que donnent les bienfaits; qu'elle t'appartienne... au moins par la reconnaissance, et fais toi le bonheur que t'a refusé la nature... Mathilde! tu l'emportes ! ce n'est pas vainement que ta piété filiale aura lutté contre l'honneur qui te repoussait, et contre le souvenir d'une injure dont tu n'es pas coupable ! Je serai ton appui, ton bienfaiteur, ton ami, et tu rendras heureux les derniers de mes jours...... Ciel ! que vois-je ?

SCÈNE V.

D'ORLHEIM, WODMAR.

D'ORLHEIM.

Vil ravisseur ! oses tu ?...

WODMAR.

Point de bruit...

D'ORLHEIM.

Ton audace....

WODMAR.

Point de cris...

D'ORLHEIM.

Malheureux ! songes tu que je suis environné d'hommes qui me sont dévoués, et qu'au moindre signal...

WODMAR.

Garde toi de le donner... ou dans mon désespoir...

D'ORLHEIM.

Est-ce à mes jours que tu veux attenter ?

WODMAR.

Moi ! grand Dieu ! n'es-tu pas le père de Mathilde...

D'ORLHEIM.

Que veux tu donc ?

WODMAR.

Finir tes peines, te dévoiler un mystère affreux, ou périr à tes yeux, si tu es assez imprudent pour refuser de m'entendre, pour fouler à tes pieds le bonheur que je viens t'offrir, et le repos que je veux rendre à ton cœur. Ces hommes qui t'obéissent, et chargés par toi de me surveiller, accablés de fatigue, ont cédé au sommeil. J'ai saisi le moment, je me suis emparé de leurs armes.... (*Il montre deux pistolets.*) Et si tu es inflexible, je saurai m'arracher à la mort ignominieuse que tu m'as forcé de mériter... Ecoute moi, je t'en conjure.... C'est de Mathilde que je veux te parler pour la dernière fois..

D'ORLHEIM, *après un moment de silence.*

Parle.

WODMAR.

Je tai demandé sa main.

D'ORLHEIM.

Je te l'ai refusée et je l'ai dû.

WODMAR.

Tu la haïssais....

D'ORLHEIM.

Non....

WODMAR.

Tu l'abandonnais, tu la chassais de ta maison....

D'ORLHEIM.

Et je souffrais plus qu'elle.

WODMAR.

Ses biens, son sang, le repos, le bonheur, tu la privais de tout; j'ai voulu tout lui rendre.

D'ORLHEIM.

Par un crime.

WODMAR.

Je viens de le réparer. Accorde moi ta fille, nomme-moi ton gendre et je te rends à jamais le repos et la félicité.

D'ORLHEIM.

Qu'oses-tu demander ? toi, le fils de Wodmar... Mathilde deviendrait ton épouse?... malheureux! le crime t'environne.... si je disais un mot...

WODMAR.

Parle. Je puis tout entendre, je puis répondre à tout.

D'ORLHEIM.

Eh bien! pour te sauver un éternel remords puisqu'il faut te révéler ma honte.... Mathilde....

WODMAR.

Achève.

D'ORLHEIM.

Elle est ta sœur.

WODMAR.

Ma sœur! et tu l'as cru!... et voilà donc la cause de ton aversion pour elle, de tes mépris, de ses malheurs!.. Le moment est venu de désiller tes yeux... Un faux honneur, un préjugé fatal me défendaient de parler... La vertu, l'humanité, l'amour me contraignent enfin à rompre le silence... D'Orlheim, je me jète à tes pieds... pardonne à un fils de n'avoir pas voulu déshonorer son

père... pardonne-moi d'avoir craint de rougir devant les hommes en révélant ce mystère d'iniquité dont mon père fut l'artisan, et dont ton cœur fut la victime... (*Il dépose ses pistolets sur la table devant d'Orlheim.*) Voilà mes armes, je me remets en ton pouvoir; dispose de mon sort... Mais lis. (*Il lui présente une lettre.*)

Lis cette lettre, qu'un père mourant remit entre mes mains; cet écrit, monument de son repentir et de l'innocence de tout ce qui te fut cher, cet écrit enfin que fidèle à ses dernières volontés, j'aurais dû te livrer depuis un an, que j'ai gardé par orgueil, par un coupable respect pour la mémoire de mon père, et qu'aujourd'hui le remords dépose à tes genoux.

D'ORLHEIM, *prenant la lettre d'une main tremblante.*

Oui... je reconnais sa main... Que vais-je lire !

(*Il lit.*)

« Je meurs, et tout finit pour moi... il ne me reste
» que le remords. Grace ! grace d'Orlheim ! si tu par-
» donnes peut-être un dieu vengeur pourra me pardon-
» ner aussi... D'Orlheim, ouvre les yeux, connais mon
» crime, connais enfin ta Caroline... Elle était in-
» nocente. »

(*avec exclamation.*)

Innocente !

(*il continue de lire.*)

Plus d'Orlheim avance dans la lecture de la lettre, plus sa voix se mouille de larmes.)

« Tous deux nous recherchions sa main, et tu fus pré-
» féré. Je concentrai ma rage, je méditai une vengeance

» horrible, et je l'exécutai. Prêt à faire un voyage, tu » veux emporter le portrait de ton épouse.... Il ne se » trouve plus, je m'en suis emparé. Tu reviens, et ce » même portrait, une lettre qui l'accompagne, et que » je fais tomber entre tes mains, produisent l'effet af- » freux que j'en avais attendu. La vertueuse Caroline » est déshonorée à tes yeux... Tu la bannis loin de toi... » tu méconnais ta fille... tu méconnais ton propre sang... » tu le maudis.... Je succombe.... »

(*D'Orlheim tombe renversé sur un fauteuil et presque sans connaissance.*)

WODMAR, *le pressant dans ses bras, et toujours à genoux.*

Grand Dieu!... Charles, Philippe, Ernest...

D'ORLHEIM.

(*Il revient lentement à lui-même, regarde autour de lui, reconnaît Wodmar qui est toujours à genoux, l'embrasse avec transport, le relève, et tout-à-coup il parcourt le Théâtre en criant....*)

SCÈNE VI.

Les précédens, PHILIPPE et HERMANN.

PHILIPPE, *vivement.*

Il nous est échappé.... Le voilà.

HERMANN, *accourant.*

Quels cris se font entendre?.... Et vous dans quel état...

D'ORLHEIM, *dans l'égarement et d'une voix éteinte.*

Ma fille! où est ma fille? Amenez-moi Mathilde...que j'embrasse ma fille!

HERMANN.

J'ai retrouvé mon vertueux d'Orlheim!

(*Il sort précipitamment et monte chez Mathilde.*)

(*Philippe sort précipitamment aussi par la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

D'ORLHEIM, WODMAR.

WODMAR, *le pressant dans ses bras.*

REVENEZ à vous, reprenez vos sens...

D'ORLHEIM.

Où supporte une fortune extrême, on résiste plus difficilement à l'excès du bonheur.

D'ORLHEIM, *il apperçoit Mathilde.*

Voilà ma fille.

SCÈNE VIII

D'ORLHEIM, MATHILDE, *qui descent de chez elle avec* AMÉLIE, *et* HERMANN. WODMAR, ERNEST, LOUISE, PHILIPPE, CHARLES, BLOUME, *tous les domestiques de la maison, ils entrent tous par la porte du fond.*

D'ORLHEIM, *allant au-devant de Mathilde.*

MA fille !... ma chére fille...

MATHILDE, *se précipitant dans ses bras.*

Vous m'accordez ce nom !

D'ORLHEIM.

Viens dans mes bras... contre mon cœur... presse moi sur le tien...

MALHILDE.

Mon père !...

D'ORLHEIM.

Ah ! répète ce nom si doux !... que je l'entende encore de ta bouche adorée.

MATHILDE.

Mon père.

D'ORLHEIM.

Pardonne-moi mes injustes rigueurs, pardonne moi tes larmes... Je te demande grace, l'obtiendrai-je, ma fille ?

MATHILDE.

Ah ! je suis dans vos bras... vous m'aimez... Je ne me souviens plus d'avoir été malheureuse.

D'ORLHEIM, *après avoir embrassé tendrement Mathilde, se retourne vers Amélie.*

Et vous la plus tendre amie de ma vertueuse Caroline...

AMÉLIE, *avec un élan de joie.*

Elle est justifiée.

D'ORLHEIM, *avec un transport de joie.*

Oh ! oui, jussifiée.

(*Montrant Wodmar.*) Chère Mathilde ! c'est à lui que je dois ton père, c'est à lui que je dois ma fille, il aspire à ta main... Mais il y va de ton bonheur, c'est à toi seule de décider.... Prononce...

MATHILDE, *pâlissant.*

Moi !

E R N E S T, *à part et avec effroi.*

Grand Dieu !

D' O R L H E I M.

Un mot suffit.

M A T H I L D E, *d'une voix tremblante.*

O mon père !..

E R N E S T.

Je suis perdu !

D' O R L H E I M.

Que vois-je !

W O D M A R.

Rassurez-vous Ernest... Mademoiselle ne me craignez point...

(*A d'Orlheim.*) Vous savez à présent un secret que j'avais pénétré, mais sur lequel je cherchais à me faire illusion... Assurez à jamais le bonheur d'Ernést et de Matilde. C'est ainsi que je dois expier mes erreurs, c'est par là que je me réconcillierai avec moi-même, ils cesseront de me haïr; vous m'estimerez, mon père... et mon cœur au moins n'aura pas tout perdu.

D'ORLHIEM. *Il serre la main de Wodmar, avec un signe d'approbation, il se retourne ensuite vers Mathilde.*

Wodmar a-t-il dit vrai, Mathilde ? est-ce Ernest que ton cœur préfère ?

M A T H I L D E, *avec ingénuité.*

(*En montrant Wodmar.*) Je l'ignorais, mon père,... on vient de me l'apprendre.

D' O R L H E I M, *avec beaucoup de douceur.*

(*A Ernest.*) Et toi, mon fils, qui, tantôt, refusais d'avouer....

ERNEST.

Et comment aurai-je osé m'avouer à moi-même un sentiment que ma position peut dégrader aux yeux des hommes ?

D'ORLHEIM.

Rien ne dégrade celui que sa conscience n'accuse pas... je t'ai toujours appellé mon fils... Je ne veux pas en perdre l'habitude, reçois ce que j'ai de plus chère... je te donne Mathilde.

MATHILDE *et* ERNEST, *se jètent aux genoux de d'Orlheim.*

O mon père ! mon père !

TOUTLEMONDE.

Nous sommes tous heureux.

D'ORLHEIM, *prenant Wodmar à part, et lui disant avec onction.*

La tombe est un asyle sacré que doivent respecter la haine et la vengeance... (*Il lui rend les deux lettres, celle qui était dans le porte-feuille, et celle que Wodmar lui a remise.*) Je pardonne à ton père, j'épargnerai sa mémoire... et sur-tout ce qui s'est passé, Wodmar mon cœur te promet un secret éternel.

WODMAR.

Je serai digne d'un procédé si noble... Ernest, jouissez de votre félicité... belle Mathilde, souvenez-vous quelquefois de celui par qui vous êtes heureuse... Je ne perds pas entièrement le bonheur puisqu'enfin j'ai pu vous le rendre. (*Il sort.*)

SCÈNE IX et dernière.

D'ORLHEIM,

QUE le jour qui vient de naître éclaire votre hymen et ma félicité... O mon fils !... ô ma fille... plus de Caroline, plus d'épouse adorée... Mais je suis encore père !

(La toile tombe.)

Fin.